

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Janvier 1896, à 1 heure

PAR

Lucien BAUDIN

Licencié ès sciences naturelles de la Faculté des Sciences de Paris

NÉ A CHANTONNAY (VENDÉE), LE 1^{er} JUIN 1870

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA TARE NERVEUSE HYSTÉRIQUE

(ESSAI DE PATHOGÉNIE NERVEUSE)

Président : M. RAYMOND, *professeur.*

Juges : MM. $\left\{ \begin{array}{l} \text{HUTINEL, agrégé.} \\ \text{MARIE ET MARFAN, agrégés.} \end{array} \right.$

PARIS

L. BATAILLE ET C^{ie} ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

—
1896

133

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Janvier 1896, à 1 heure

PAR

Lucien BAUDIN

Licencié ès sciences naturelles de la Faculté des Sciences de Paris

NÉ A CHANTONNAY (VENDÉE), LE 1^{er} JUIN 1870

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA TARE NERVEUSE HYSTÉRIQUE

(ESSAI DE PATHOGÉNIE NERVEUSE)

Président : M. RAYMOND, professeur.*Juges :* MM. { HUTINEL, agrégé.
MARIE ET MARFAN, agrégés.

PARIS

L. BATAILLE ET C^{ie} ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL.
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	N.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale.	{ DEBOVE.
Anatomie pathologique.	LANNEL ONGUE.
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils.	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	TERRIER.
Thérapeutique et matière médicale	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	LABOULBENE.
	STRAUS.
	{ G. SEE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.	RAYMOND.
	BERGER.
Clinique chirurgicale.	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires.

MM. SAPPEY et PAJOT

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER.	MARFAN.	ROGER.
ALBARRAN.	GILBERT.	MARIE.	SEBILEAU.
ANDRÉ.	GILLES DE LA	MENETRIER.	THI RY.
BAR.	TOURETTE.	NELATON	THOINOT.
BONNAIRE.	GLEY.	NETTER.	TUFFIER.
BROCA.	HARTMANN.	POIRIER, chef des	VARNIER.
CHANTEMESSE	HEIM.	travaux anatomiques	WALTHER.
CHARRIN.	LEJARS.	RETTNER.	WEISS.
CHASSEVANT.	LETULLE.	RICARD.	WIDAL
DELBET.			WURTZ.

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans ses dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR F. RAYMOND

CHAPITRE I

I

« La cause primordiale de l'hystérie, enseignait
« M. Charcot, est l'hérédité, que celle-ci soit similaire :
« mère hystérique, fille hystérique ; qu'elle agisse par
« transformation : le ou les générateurs ou leurs descen-
« dants étant atteints d'une affection nerveuse autre que
l'hystérie elle-même. » Et M. Gilles de la Tourette (1), à
qui nous empruntons cette citation, d'ajouter encore : « Il
« n'est pas douteux un seul instant que l'hérédité soit la
« dominante étiologique de l'hystérie : en dehors d'elle
« nous ne trouverons plus que les agents provocateurs de
son éclosion ». (Émotions morales vives, traumatismes,
maladies générales et infectieuses, intoxication).

Tout hystérique avant que d'être un malade est donc
un prédisposé, un infirme de par sa naissance.

C'est cette infirmité, *prédisposition à l'hystérie ou tare
nerveuse sous-jacente à l'hystérie*, que nous avons ici l'in-
tention d'étudier.

(1) *Traité de l'hystérie*, t. I.

II

Les hystériques sont des dégénérés, ou des parents très proches de ceux que l'on appelle des dégénérés. Intérêt qui de ce fait s'attache à la question que nous allons étudier. — Un hystérique tient presque toujours sa prédisposition de quelque parent ou bien hystérique comme lui-même (hérédité similaire), ou bien atteint de quelque autre maladie nerveuse (hérédité dissemblable) ; et, il jouit à son tour de la faculté de transmettre à ses enfants l'une quelconque des tares, qui pourront présider chez ce dernier à l'éclosion de telle ou telle affection nerveuse. Il y a plus. De deux hystériques, — l'un qui n'aurait que faiblement été soumis aux agents provocateurs, l'autre qui en aurait éprouvé le plus grand nombre, — ce dernier pourra, devra même transmettre à sa descendance une tare plus lourde, une hérédité plus accentuée. Les enfants du premier seront encore des hystériques ou des individus à système nerveux plus ou moins irritable ; et les enfants du deuxième plutôt des déséquilibrés, des imbéciles ou des idiots. Ajoutons enfin qu'il y a des variétés dans l'hystérie, des degrés de cette affection plus ou moins transmissibles par hérédité.

Tel qui n'est aujourd'hui qu'un simple prédisposé à l'hystérie pourra donc, sous l'influence des causes provocatrices, réaliser une hystérie de forme atténuée et engendrer des descendants, qui à tour de rôle, sous les mêmes

influences, seront atteints d'hystérie de forme grave, puis des divers vices mentaux d'essence « constitutionnelle », tels que déséquilibre, faiblesse d'esprit, imbécillité, idiotie ; tous états, que l'on comprend ordinairement aujourd'hui sous le terme générique de *dégénérescence*.

Mais une question se pose naturellement ici : pourquoi ne pas comprendre aussi sous la désignation de dégénérés, les hystériques et autres irritables du système nerveux ? Peut-on, après ce que nous venons de dire de leurs relations héréditaires, ne pas admettre un lien de parenté entre l'hystérie et les diverses dégénérescences ? Cette hypothèse semble légitime. Et, sans doute *à priori*, doit-on imaginer que ce qui constitue la dégénérescence chez quelques descendants d'hystériques se présente peut-être sous sa forme naissante dans la prédisposition à l'hystérie des ascendants. Je n'aborderai point autrement ce problème qu'il m'a suffi d'indiquer pour montrer toute l'importance qui s'attache à l'étude de la « tare sous-jacente à l'hystérie ».

Nous éliminerons de notre exposé toutes les formes d'hystérie dont la cause peut être rapportée aux intoxications ou aux maladies infectieuses. — Autre question. La prédisposition peut-elle seule, sans le concours des causes provocatrices, créer l'hystérie chez un individu ? Evidemment oui.

On range ordinairement aujourd'hui les agents provocateurs d'hystérie en plusieurs catégories, qui sont : les émotions morales vives, — les traumatismes, — les maladies générales et infectieuses — les intoxications. Pourquoi ranger toutes les émotions morales parmi les agents pro-

vocateurs de l'hystérie ? Ces accès violents de surprise, de colère, de terreur, ces exaltations religieuses, ces émotions superstitieuses sont-ils toujours tributaires de causes objectives exceptionnellement formidables ? Au dire de M. Gilles de la Tourette lui-même, pour qui le traumatisme n'est un agent provocateur de l'hystérie que par l'émotion qui l'accompagne, « l'intensité du traumatisme n'importe guère plus que sa nature ». Or, qui admet que l'évolution vers l'hystérie peut s'accomplir dans des conditions banales d'éducation, au milieu de causes émotives non exceptionnelles, admet implicitement des formes de cette affection où les symptômes peuvent se développer de par le mécanisme seul des fonctions de l'organisme prédisposé.

Nous croyons donc devoir reconnaître, — à côté des formes d'hystérie, où l'alcool, les infections, les intoxications, etc., ont joué un rôle provocateur, en déséquilibrant tout à coup un organisme prédisposé, mais qui ne demandait qu'à se bien porter, — d'autres formes peut-être plus rares et plus graves où l'hystérie se développe sans motif plausible apparent. On pourrait appeler ces formes, des formes d'*hystérie spontanée*, et, les définir ainsi : des formes, que rien en dehors de l'organisme ne semble provoquer d'une manière évidente..., que le système nerveux prédisposé comporte sans doute dans son évolution.

En étudiant la tare nerveuse prédisposant à l'hystérie, je ne puis donc faire autrement que d'étudier ces formes hystériques, où les agents provocateurs n'étant rien, la tare nerveuse est tout, où étiologie et pathogénie ne constituent qu'un seul et même phénomène. Or, en

y réfléchissant, l'intelligence de la pathogénie de ces formes spontanées d'hystérie semble, *à priori*, devoir singulièrement aider à comprendre la nature de la tare nerveuse, qui git sous toutes les autres formes de cette névrose ; de même que l'émission de certaines hypothèses au sujet de cette tare nerveuse, (et, c'est là le plan adopté dans cette thèse), doit permettre de donner une explication à peu près plausible des divers phénomènes relatifs à l'évolution des dites formes spontanées d'hystérie.

Définition de notre sujet. — Il ne sera donc question dans ce qui va suivre que de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie et des seules formes d'hystérie où cette tare nerveuse parvient seule, sans le concours des agents provocateurs, à déterminer les symptômes cliniques de l'hystérie.

Je commencerai par un résumé des opinions qu'ont soutenues à cet égard d'abord Morel et Briquet, puis les auteurs contemporains.

Dans un second chapitre, je m'efforcerai, m'appuyant sur certaines théories nouvelles, d'exposer les hypothèses que l'on peut émettre relativement à la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. Enfin, dans une troisième partie, j'essaierai, partant des hypothèses déjà adoptées, de donner une interprétation très simple de quelques symptômes vulgaires de l'hystérie ; et, c'est précisément ainsi qu'il nous sera donné d'éprouver nous-même la valeur de ces hypothèses.

III

Ce que Morel a pensé de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Relativement à cette question unique bien que pouvant se formuler de deux manières :

Étude de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, ou

Pathogénie de certaines formes spontanées d'hystérie.

quelle a été l'opinion des auteurs, qui parmi les modernes, se sont le mieux expliqués à ce sujet ? Je veux parler de Morel et de Briquet.

Dans son traité théorique et pratique des maladies mentales, imprimé en 1852, Morel écrit(1) : « Notre but n'est
« autre que de démontrer l'intime corrélation qui existe
« entre les causes générales des névroses et les causes
« de l'aliénation, qui n'est elle-même qu'une névrose par
« excellence ». « La pathogénie de l'aliénation mentale a
« des corrélations intimes avec la pathogénie de toutes
« les affections nerveuses », Ce qui suit exprime donc
l'opinion de Morel au sujet de la nature intime de l'hystérie.

(1) P. 178.

« Que si le corps et l'âme, dit-il, sont tellement disposés que l'âme ne touche plus le corps, pour ainsi dire, « partous ses côtés et dans l'universalité de ses fonctions, « mais par un seul point, l'harmonie de ses aptitudes « spirituelles s'évanouira et sa liberté sera brisée » (1). Sans liberté pas de volonté. Or, « quand par suite de la transformation du rapport » naturel entre le corps et l'âme, « la volonté ne trouve plus dans les organes le moyen « de lutter contre telle ou telle influence et s'y abandonne toute entière, alors il y a folie » (1). Folie et névrose c'est tout un pour notre auteur. Mais si l'âme est d'une substance qui ne saurait tomber sous nos sens, le corps, lui, se laisse étudier en appareils divers. Deux de ces appareils sont l'appareil ganglionnaire viscéral et l'appareil génital. C'est ce dernier qui une fois lésé entraîne d'une manière fatale des troubles dans les conditions normales de l'économie. Les rapports entre l'âme et le corps en sont pervertis si bien que, ajoute Morel, « nous pensons avec beaucoup d'auteurs modernes que l'appareil génital est le siège unique de l'hystérie, de même « que c'est dans la lésion de l'appareil ganglionnaire « viscéral qu'il faut chercher la cause de l'hypochondrie » (2).

Ainsi différencié de l'hystérie par l'auteur, ce terme d'hypochondrie désigne des affections que les médecins contemporains rapportent partie à la neurasthénie, partie à l'hystérie mâle.

D'où vient que l'hystérie ou que la prédisposition à

(1) P. 213.

(2) P. 217.

cette maladie trouve dans l'homme ou dans certaines variétés de l'espèce humaine les conditions suffisantes à son développement ? Morel emprunte à Buffon l'idée que celui-ci a émise sur l'origine des variétés animales. On appelle, dit-il, dégénérescence « toute déviation d'un type primitif ».

Ces déviations créent d'une part les caractères typiques particuliers à chaque race, sorte de « dégradation » ; de l'autre, au sein de chacune de ces races dégradées, des caractères pathologiques qu'il désigne plus particulièrement sous le terme de « dégénérescence ». Dégradation et dégénérescence sont transmissibles par hérédité. « Le grand événement de sa chute « originelle », dit-il, dut créer à l'homme des conditions nouvelles, où « ses descendants n'ont pu échapper ni à l'influence de l'hérédité, « ni à celle de toutes les causes, qui en altérant leur « santé, tendirent de plus en plus à les faire dévier du « type primitif ».

Et sans doute, les conditions de dégénérescence sont-elles d'autant plus facilement réunies chez un peuple que celui-ci est dans un état de dégradation plus avancée ; mais, à ces causes s'ajoutent d'autres causes, telles que défaut d'institutions, défaut de religion capable de réfréner les excès et les passions, auxquelles plus que tous autres sont enclins les peuples dégradés. Chaque peuple a ses usages et ses mœurs qui le protègent plus ou moins efficacement contre toute infraction aux lois de l'hygiène ou de la moralité. S'il arrive parfois que ces usages et mœurs disparaissent, alors survient la dégénérescence qui pervertit le corps et l'esprit. Les générations se succèdent, se dégradent, s'affaiblissent et finissent par ne

plus se reproduire. « Le contact de la civilisation est « une chose fatale, lorsqu'au lieu de la loi morale dont « elle devrait être la dispensatrice, la civilisation n'apporte « aux peuples que les moyens de satisfaire leurs appétits « grossiers, ainsi que les mauvaises tendances, fruit du « manque complet de l'instruction acquise ou transmise ». Ces mauvaises tendances, ces appétits grossiers ne sont le plus souvent qu'un goût par trop prononcé pour l'alcool et les narcotiques. L'alcool, l'opium, le haschich agissent parfois sur des races entières qu'elles conduisent peu à peu à la folie et à la déchéance physique. Ainsi est-il arrivé des peuples orientaux et des indiens d'Amérique où « la domination de la race conquérante s'est établie « plus impitoyablement par la propagation de l'eau-de-vie que par la force des armes ».

Les races les moins bien civilisées, celles qui s'adonnent le plus aux excitations morales ou toxiques, auxquelles Morel ajoute encore les catégories d'hommes qui vivent dans un milieu professionnel industriel ou climatérique insalubre, et les races qui ne se régénèrent jamais par le croisement avec d'autres races, sont les plus sujettes à la dégénérescence. Je rappelle encore à ce propos que, suivant Morel, sous toute folie git la dégénérescence et que folie et névroses sont presque synonymes.

A côté des causes que nous venons de citer, et qui savent, en agissant sur des races entières ou des collectivités plus ou moins étendues, engendrer la tare nerveuse hystérique, d'autres causes existent encore qui peuvent venir confirmer, en quelque sorte, cette prédisposition en chaque individu. Ces causes semblent de

même ordre que les précédentes. Telles sont, chez les parents et les enfants : 1° Les habitudes alcooliques, la passion pour les narcotiques. Toute intoxication alimentaire par l'ergot de seigle, le maïs pellagreux, etc., conduisent au même résultat ; 2° L'existence dans des conditions malsaines, ainsi que les industries en ménageant à nos ouvriers des villes dans des ateliers où l'on manque d'air, où l'on manie le plomb et le mercure ; 3° La misère ; 4° Les états morbides antérieurs, le tempérament maladif, etc. ; 5° Enfin l'influence de l'éducation familiale qui ne doit jamais tendre, affirme Morel, à développer « la « trop grande précocité du sens émotif (1) ». La tendresse d'une mère ne doit jamais l'aveugler « au point de ne « douter pour son enfant les émotions pénibles et de ne « pas permettre la contradiction, cette seule digne capable d'arrêter les innombrables caprices d'une volonté « désordonnée » ; « car une impressionnabilité morale trop « vive, une volonté toujours prompte à se manifester « peuvent devenir une cause puissante de maladies mentales (2) ».

Terminons enfin par un petit aperçu physiologique qui nous permettra de concevoir le mode suivant lequel notre auteur s' imagine que « les causes dégénératrices » peuvent s'introduire dans un organisme. Dans l'alcoolisme aigu existent plusieurs périodes qui se succèdent dans un ordre invariable. Ce sont :

1° Une période d'excitation ; 2° une période d'alternative de dépressions et d'excitations dans la sphère intel-

(1) P. 143.

(1) P. 141.

lectuelle et physique ; 3° Une période d'hébétude et de résolution générale. « Pour peu, dit Morel, que l'on sache combien le système nerveux est soumis aux lois de la périodicité, il n'y aura pas lieu de s'étonner si l'on voit surgir un ordre de phénomènes maladifs qui, par leur durée et leur complexité, rappellent tout ce que le système nerveux a éprouvé antérieurement ».

Ainsi s'expliquent toutes les principales lésions observées au cours de l'alcoolisme chronique, « depuis le simple tremblement des extrémités supérieures, jusqu'à la paralysie générale », tous caractères dont héritent les enfants, et principalement de ceux-ci, qui constituent à la fois l'état mental des parents alcooliques et des enfants dégénérés : « On dirait, dit Morel, qu'il ne reste chez « ces êtres abrutis, (les alcooliques), aucune distinction « du bien et du mal ; ils ont désolé, ruiné leur famille « sans en éprouver le moindre regret... L'amour du vagabondage semble dominer les actes d'un grand nombre. « Ils quittent le domicile conjugal ou paternel sans « s'inquiéter où porter leurs pas. Ils ne peuvent expliquer le motif de leurs tendances désordonnées ; leur existence se passe dans l'apathie la plus grande, l'indifférence la plus absolue et les actes volontaires « sont remplacés chez eux par un stupide automatisme ».

Ainsi « les causes les plus actives de dégénérescence « de l'espèce humaine sont celles qui, s'attaquant directement et fréquemment au cerveau, produisent des « délires spéciaux et placent périodiquement celui qui en « fait usage dans les conditions d'une folie momenta-

« née » (1). Enfin, Morel croit que lorsque dans une famille ou dans un peuple s'ajoute à une action physique dégénératrice telle qu'abus d'alcool, une action morale vicieuse, les enfants sont placés dans une situation bien plus périlleuse. Cette loi souffre peu d'exceptions : « c'est « si l'on veut, dit-il, la loi de la double fécondation dans « le sens du mal physique et du mal moral ».

Résumé. — En résumé Morel consulté sur la question qui nous intéresse, à savoir :

Tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, ou
Pathogénie de l'hystérie (formes spontanées)

semble admettre :

I. Q'une modification des rapports métaphysiques supposés entre l'âme et le corps peut servir à définir la nature intime de l'hystérie.

II. Que l'homme et certaines variétés ou catégories de l'espèce humaine sont d'autant plus sujets à la tare nerveuse sous-jacente à cette affection, qu'elles s'éloignent d'avantage du type primitif, que leurs institutions valent moins, que les conditions physiques où elles vivent sont plus malsaines, enfin que leur mélange avec d'autres races est moins fréquent.

III. Que les individus au sein des collectivités sont soumis à des influences analogues.

(1) P. 567

Ce que Briguet a pensé de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Dans son traité clinique et thérapeutique de l'hystérie paru en 1859, Briguet croit pouvoir ramener l'hystérie, maladie si polymorphe et si bizarre que ses contemporains ne savaient comment la définir, à l'exagération d'une modalité physiologique du système nerveux : « Les accidents hystériques, dit-il, ne sont autres que des *« manifestations passionnelles »* (1). Il nie absolument que l'on soit en droit de supposer toujours à cette affection quelque relation avec les organes génitaux, et en place résolument le siège dans l'axe encéphalo-rachidien.

Les prédisposés à l'hystérie sont donc des passionnés, mais des passionnés susceptibles d'éprouver indistinctement beaucoup de passions, parmi lesquelles un grand nombre n'ont aucune relation avec les organes génitaux. « L'élément effectif du système encéphalo-rachidien est, « dit-il, précisément ce qui domine dans la constitution « de l'hystérique (2). » Et il ajoute que des dispositions « héréditaires font que dans certaines familles les parents transmettent à leurs enfants une constitution irritable, un caractère très impressionnable, tandis que « dans d'autres ils ne transmettent qu'une grande insensibilité (3). » Mais, ainsi définie, la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie comporte encore une organisation psychologique spéciale, dont la *timidité* et la *délicatesse affective* sont les dominantes.

(1) P. 597.

(2) P. 98.

(1) P. 84.

Après avoir fait remarquer combien l'hystérie est plus fréquente chez la femme que chez l'homme, Briquet écrit :
« Lors d'une émotion vive, la femme étouffe, sanglotte,
« pleure, éprouve de la strangulation à la gorge, un sen-
« timent de compression à l'épigastre, de la douleur, du
« tremblement, de l'agitation dans les membres, une
« sorte d'hystérie passagère. Les hommes s'exaltent,
« s'animent, s'agitent, rougissent, sentent le sang se
« porter à la tête, exécutent des mouvements involon-
« taires de locomotion, d'agitation violente et mena-
« çante (1). D'après de pareils faits il est évident, conclut
« notre auteur, que la facilité à être impressionné, et,
« que le mode particulier de réaction qu'excitent les im-
« pressions sont la mesure de la disposition à l'hysté-
« rie » (2). Hypothèse que vérifie d'ailleurs cette obser-
vation, que l'état moral des hommes prédisposés à l'hys-
térie, ressemble beaucoup à celui des femmes. Ajoutons
enfin que si la prédisposition à l'hystérie n'est qu'une pré-
disposition à la passion, l'hystérie n'est elle-même cons-
tituée, en tant qu'affection, que de symptômes ayant leur
« type propre dans les diverses actions vitales sur les-
« quelles les sensations affectives et les passions se mani-
« festent à l'extérieur » (3). Les troubles hystériques ne
« sont que la répétition pure et simple de ces actes aug-
« mentés, affaiblis ou pervers ».

On ne saurait donc placer le siège de cette maladie ni

(1) P. 4.

(2) P. 47.

(3) P. 30.

dans les organes génitaux, ni dans la moëlle épinière, lesquels ne sont « nullement en rapport avec les affections morales ». Ce siège doit être placé plus haut, dans l'encéphale lui-même, auquel la moëlle épinière et le système sympathique sont toujours subordonnés. Bien plus, « dans l'état actuel de la psychologie, on peut, ce me semble, (c'est toujours Briquet qui parle), pousser l'analyse plus loin ». « Comme l'anatomie pathologique n'a encore constaté l'existence d'aucune trace matérielle de cette souffrance de l'encéphale, on peut dire que l'hystérie est une maladie consistant dans une névrose de la portion d'encéphale destinée à recevoir les impressions affectives et les sensations, névrose qui se traduit au dehors par des phénomènes analogues à ceux qui se produisent dans la manifestation des divers genres de souffrance » (1).

« L'hystérie ne se développe guère qu'à la condition de l'existence préalable d'un mode spécial d'être de l'économie, apporté en naissant, ou produit par l'action des causes prédisposantes » (2). Ce « mode spécial d'être de l'économie », nous l'avons décrit dans le paragraphe précédent. Reste maintenant la question de savoir pourquoi il se développe et sous quelles influences.

Briquet s'est spécialement occupé de l'hérédité dans l'hystérie. Or, si l'hérédité est suivant lui un facteur important de la prédisposition à cette maladie, il s'en faut qu'elle explique tout.

(1) p. 78.

(2) p. 10.

La tare nerveuse peut être apportée en naissant ; comme elle peut être aussi la conséquence immédiate de nombreux phénomènes étrangers à l'organisme et auxquels Briquet attribue la désignation de *causes prédisposantes*.

Parmi les causes prédisposantes les plus générales, c'est-à-dire parmi les conditions qui créent ou favorisent la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, on peut citer d'abord celles que l'on doit rattacher à l'influence du sexe, de la constitution, de l'âge, du climat.

Le sexe féminin, pour des raisons que nous avons déjà exposées, dispose d'un terrain psychique plus favorable au développement de la prédisposition hystérique, cela, parce que la femme est timide et faible, c'est-à-dire bien plus accessible aux émotions dépressives.

Bien plus, une sorte de perversion morale peut convertir l'enfant mâle en une personnalité aussi débile et non moins favorable à l'évolution de la névrose : c'est le féminisme chez l'homme.

L'homme destiné à l'hystérie est timide, réservé, d'aspect et d'allure faibles : il est sujet aux émotions, mais surtout aux émotions dépressives, aux passions qui découragent. — Une autre influence prédisposante est celle de l'âge. Briquet pense que l'hystérie se développe surtout à l'âge où le système nerveux s'accroît rapidement et pour cette raison même. « Le mode d'être du système nerveux et celui de ses actions rendent sous le rapport des âges, « mieux raison du développement de l'hystérie que toutes « les autres explications » (1).

(1) p. 75.

De douze à dix-huit ans, et même parfois dès l'enfance, s'étend la période où la névrose hystérique fait son apparition la plus fréquente. L'enfance et l'adolescence sont en effet l'époque où l'appareil encéphalo-rachidien se développe avec rapidité. C'est encore l'époque où l'intelligence et « l'état affectif » prennent leur essor le plus considérable, devançant même de beaucoup, dans leur évolution dynamique, l'évolution matérielle du système encéphalo-rachidien : « Chez l'enfant tout fait sensation, tout « excite les sentiments affectifs, rien n'est indifférent; et « comme la raison ne vient pas contrebalancer cette dis- « position, on le voit tour à tour, agité par la passion, se « livrer à la joie la plus expansive, au chagrin le plus pro- « fond, à la colère la plus violente » (1). Quoi d'étonnant alors, que l'exagération de ces symptômes passionnels dont l'hystérie est toute entière constituée, fasse son apparition surtout à cette époque de la vie.

Que dira enfin Briquet des influences du climat ? Presque rien, sinon que l'hystérie est de tous les climats, des pays chauds et des contrées froides où, pour des raisons diverses, les passions peuvent atteindre une grande violence.

Tout ce qui surexcite nos passions, ou nous place, de par l'évolution et le jeu de nos organes, dans les conditions où cette surexcitabilité s'exagère, nous prédispose à la tare hystérique. Et, Briquet cite encore, parmi les agents de cette surexcitabilité, des causes moins générales auxquelles on pourrait attribuer la tare nerveuse de cer-

(1) P. 116.

taines familles et de nombreuses individualités. Telles sont : 1° La constitution physique et morale que l'on tient de ses parents. Le père est-il de virilité morale douteuse ? Les parents sont-ils vieux, faibles, épuisés, à l'époque où se fait la fécondation et la conception ? Autant de conditions qui favorisent chez l'enfant l'aptitude à réaliser plus tard l'hystérie. — 2° Chez les riches une vie trop douce rend la sensibilité délicate et trop facile à ébranler ; chez les pauvres, au contraire, trop d'émotions pénibles conduisent au même résultat. Car « il est constaté que les « chagrins, l'ennui, la tristesse, la jalousie, la crainte, « les inquiétudes, les émotions tristes sont les affections « qui ont le plus de puissance pour développer la pré- « disposition à l'hystérie » (1). — 3° Le travail, les professions, les maladies organiques agissent soit en débilitant l'économie, soit en l'excitant par trop, ce qui, pour le système nerveux, revient au même. — 4° Il existe des personnes pléthoriques chez qui une alimentation trop substantielle prédispose à la névrose, et d'autres au contraire, faibles, anémiques, pour qui une alimentation débilitante est non moins funeste. — Enfin, comme pouvant provoquer l'hystérie, mais cette fois d'une manière encore plus directe et souvent presque subitement, Briquet cite les causes morales suivantes : La peur, les contrariétés vives, etc.

Résumé. — Bref, l'auteur du traité clinique et thérapeu-

(1) p. 598.

tique de l'hystérie, consulté sur les questions qui nous intéressent, à savoir :

Tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, ou

Pathogénie de l'hystérie, (formes spontanées),
admet.

I. Que la tare nerveuse hystérique peut être définie : Une exagération des manifestations passionnelles ; les troubles hystériques n'étant eux-mêmes « que la répétition pure et simple » de ces phénomènes, mais « augmentés, affaiblis, ou pervertis ».

II. Que l'homme et certaines catégories de l'humanité sont d'autant plus sujets à cette tare que les parents en ont déjà été atteints, que le mode particulier d'être de l'économie est moins viril, et que le cerveau est plus près de ce stade de développement extrêmement rapide, où il subit si facilement les influences extérieures.

III. Qu'abstraction faite de toutes les causes précédentes, les individus sont d'autant plus prédisposés à l'hystérie qu'ils subissent mieux l'influence de toutes les causes qui affinent la sensibilité ou dépriment le système nerveux, que ces causes soient constitutionnelles et transmises de père en fils, ou qu'elles soient apportées à l'individu par le milieu social.

IV

Ce que les auteurs contemporains pensent relativement à la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Les auteurs, qui depuis Briguet (1859) ont écrit sur l'hystérie, pour la plupart ont évité avec soin de donner une définition exacte de ce que l'on doit entendre par ce terme : Tare nerveuse.

« Névropathisme », « troubles dynamiques du système nerveux » sont des expressions classiques qui satisfont peu l'esprit ; car « dire que les personnes dont le système « nerveux a été impressionné par une cause morbifique, « sont douées d'une impressionnabilité particulière de ce « système, c'est exactement ne rien dire » (1). On ne saurait définir complètement la nature d'une diathèse par des signes empruntés à la maladie.

On adopte généralement aujourd'hui les idées de Briguet relativement au siège de l'hystérie. C'est une maladie mentale, une névrose de l'encéphale ; et, l'on assigne à la tare que recouvre cette affection une modalité psychique. La tare est une infirmité, et l'hystérie une maladie de l'esprit caractérisées par l'affaiblissement de la volonté. Les prédisposés à l'hystérie sont des esprits faibles, émotifs, avant que d'être des esprits et des corps malades.

Or, d'où vient cet amoindrissement de l'énergie volon-

(1) AXENFELD. *Traité des névroses*, p. 23.

taire ? Comment et pourquoi ceux qui seront plus tard des hystériques l'acquièrent-ils ? On prétend assez généralement aujourd'hui que nul hystérique n'acquiert lui-même le principe de son mal. Tout ce qui est bon en l'homme ou mauvais, normal ou anormal, lui vient de ses ancêtres par *hérédité*. L'affaiblissement de volonté ne fait pas exception à cette règle : elle aussi est d'origine héréditaire.

L'hystérie, dit-on, ne se développe chez un sujet qu'autant que celui-ci est d'hérédité névropathique. Les ascendants d'un hystérique ou ses collatéraux ont-ils été ou sont-ils atteints de névrose ou de quelque maladie nerveuse ? Nul doute, c'est bien à l'hérédité nerveuse qu'il faut attribuer l'affection. Les ascendants et les collatéraux d'un hystérique ont-ils été ou sont-ils encore indemnes de névrose et de toute maladie nerveuse ? Ils pouvaient en être atteints. D'où confusion, par quelques auteurs contemporains, des deux catégories de causes déterminantes et provocatrices de l'hystérie, qu'admettait Briguët, en un seul groupe, celui « des « agents susceptibles de provoquer la mise en œuvre de l'hérédité ».

Si l'alcoolique sous l'influence de l'alcool devient hystérique, c'est que chez lui la tare nerveuse héréditaire n'était pas douteuse, ainsi que le prouvait précisément son goût immodéré pour l'alcool (dipsomanie) et pour l'excitation qu'il procure. Les émotions morales vives, les traumatismes, les maladies débilitantes et infectieuses, les intoxications, qui sont des agents provocateurs d'hystérie ; — la constitution, le tempérament, les mille influences du milieu intérieur, en un mot le terrain, n'ont d'action que sur des sujets déjà tarés. Dans la majorité

des cas, d'ailleurs, ces sujets ne subissent pas ces influences, et demeurent toute leur vie durant des névropathes en puissance.

La tare nerveuse est donc une infirmité héréditaire.

Est-ce à dire qu'en affirmant cette pensée on nous apprenne beaucoup au sujet du mode suivant lequel la tare nerveuse doit se développer en nous? Je n'ai trouvé cette question traitée nulle part; mais, les belles théories ne manquent pas où l'hérédité est imaginée et décrite jusque dans ses moindres détails. Darwin et Weismann firent à ce sujet de merveilleuses hypothèses. De ces hypothèses je ne veux pour le moment ne signaler qu'un point: c'est que l'un et l'autre de ces auteurs se font de l'hérédité l'idée d'une entité et comme d'une personnification ayant mission de déterminer l'organisme, (au moyen de particules matérielles nommées gemmules par Darwin — et déterminants par Weismann), à évoluer vers telle forme qui lui convient; et cela, sans le concours des agents extérieurs, en abstraction presque absolue des phénomènes ambiants. L'hérédité sait toute seule, aux stades successifs du développement, employer tel moyen pour conditionner en l'être futur tel organe, telle fonction, telle tare pathologique, qui résultent ainsi toujours de l'hérédité et jamais du milieu.

Les théories de Darwin et de Weismann, si nous eussions entrepris de les exposer, nous auraient fait entrevoir sans doute comment depuis l'œuf fécondé jusqu'à l'être adulte peut se développer la tare nerveuse. Mais que nous eussent-elles bien pu apprendre sur la manière dont cette tare nerveuse a été acquise par l'humanité?

D'où vient cette tare?

Pour quelques auteurs, la tare nerveuse héréditaire sous-jacente à l'hystérie est acquise à l'origine par des sujets bien portants ; la neurasthénie étant suivant eux la première affection qu'il soit donné à une famille, candidat à la névrose, de réaliser.

D'autres auteurs vont plus loin et veulent que la famille névropathique ait ses origines dans une autre famille inépuisable celle-là, la famille arthritique qu'alimentent à son tour l'alcoolisme, le saturnisme, les intoxications et infections de toute sorte.

Des agents qui en accumulant leurs effets sur plusieurs générations semblent à la longue créer de toutes pièces l'hystérie, les excès alcooliques, les fatigues consécutives aux occupations intellectuelles n'agissent que parce qu'ils déterminent d'abord des affections telles que la neurasthénie ou l'arthritisme, lesquelles engendrent à leur tour l'hérédité névropathique. Cette hérédité, ces affections sont encore capables de l'accroître ; et ainsi s'explique que des individus nés de parents déjà hystériques, hystériques eux-mêmes, et livrés par exemple, aux excès alcooliques ou aux troubles de l'arthritisme, engendrent presque toujours des enfants plus prédisposés à la névrose qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Il est en effet des circonstances nombreuses où un névropathe semble transmettre à sa descendance non plus la tare nerveuse héréditaire telle qu'il la tenait lui-même de ses parents, mais cette tare nerveuse considérablement augmentée. Les hystériques adonnés à l'alcool ne sont pas extrêmement rares, qui, au lieu de donner naissance à quelque enfant ni plus ni moins hystérique que n'étaient leurs parents avant son alcoolisme, engendrent, soit un imbécile, soit un idiot,

et atteigne par là un résultat identique à celui qui peut être atteint toutes les fois que père et mère névropathes s'unissent pour procréer un nouvel être, et accumuler ainsi sur la tête d'un seul le produit de leurs deux tares.

Quelques auteurs semblent partisans de la théorie de Darwin, qui admet sans ambages la relation de cause à effet entre les agents qui provoquent aujourd'hui, par exemple, des modifications organiques, et l'hérédité qui d'elle-même à la génération suivante les sait réaliser.

Le parent, ayant acquis tel caractère dans la lutte pour l'existence, transmet ce caractère quel qu'il soit, bon ou mauvais, et tel qu'il est, à ses descendants. La tare acquise par un neurasthénique ou un arthritique sait ainsi spontanément et quelque'en soit au fond la nature, prendre place dans l'hérédité de celui qui plus tard sera prédisposé à l'hystérie (théorie de la pangénèse).

D'autres auteurs semblent partisans de la théorie de Weismann qui admet avec difficulté la relation de cause à effet entre les agents qui provoquent aujourd'hui des modifications organiques et l'hérédité qui d'elle-même à la génération suivante ne les saura réaliser que très rarement.

Suivant ces auteurs, les parents ayant acquis tels caractères ne passeront ces caractères à leurs descendants que si ces caractères sont, au fond, d'une nature telle qu'elle ne contrarie en rien la « théorie des déterminants. » Or, Weismann, le créateur de cette théorie, admet que seuls les caractères acquis de nature nutritive sont susceptibles de se transmettre de génération à génération et de prendre place dans l'hérédité.

Ce qu'un neurasthénique ou un arthritique peut passer à ses enfants, pour lui constituer une hérédité nerveuse, ne saurait donc être qu'un trouble de la nutrition. D'où, — pour les auteurs qui croient que la famille névropathique se recrute dans la neurasthénie ou dans l'arthritisme, et demeurent d'autre part convaincus de la théorie de Weismann — la nécessité d'admettre que la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, acquise et héréditaire, résulte elle-même d'un trouble de la nutrition.

C'est si l'on veut, croient-ils, une infirmité de l'encéphale, un affaiblissement de la volonté mais qui intéresse avant tout la nutrition du système nerveux.

Résumé. — En résumé nous avons vu dans ce court historique des auteurs contemporains.

I. Que l'on a tendance à admettre aujourd'hui que la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie est de nature psychique et consiste essentiellement en un affaiblissement de la volonté. Cet affaiblissement de la volonté prend son origine dans l'hérédité.

II. 1° Qu'en conséquence de cette dernière opinion on pourrait rechercher l'explication du développement de la tare nerveuse dans les lois qui président au développement des êtres, lois imaginées par Darwin, Weismann, etc.

2° Que la plupart des auteurs croient que ce principe de la tare nerveuse est dans l'espèce humaine constamment emprunté à d'autres affections : pour les uns à la neurasthénie, pour les autres à l'arthritisme.

3° Qu'enfin suivant qu'ils semblent adopter les théories de Darwin ou de Weismann, les auteurs conçoivent que

cette transformation d'affections en tare nerveuse se fait, soit tout bonnement sans condition, soit au contraire, sous la condition expresse de consister en un trouble général de la nutrition.

CHAPITE II

I

Pourquoi nous n'exposons pas les théories de Darwin et de Weismann relatives à l'hérédité, et adoptons sans discussion la théorie de M. Delage. — Nous n'avons pas, afin d'éviter des longueurs, jugé jusqu'ici nécessaire d'insister sur les théories de Darwin et de Weismann relatives à l'hérédité. L'heure serait-elle venue, maintenant que nous voulons leur opposer une théorie que nous avons pour notre part adoptée, de les exposer et de les critiquer ? Nous ne le croyons pas. L'esprit ne gagne jamais rien à discuter des théories, et ne se doit qu'à lui-même de ne pas les adopter et d'en accepter d'autres. La vraisemblance est une qualité, que sans définir jamais, notre intelligence accorde spontanément aux choses et aux hypothèses.

Théorie de M. Delage. — Or, avec d'autres théories de l'hérédité plus scientifiques peut-être, en tous cas plus récentes, on peut concevoir un peu différemment que ne l'on fait jusqu'ici les auteurs, qui se sont occupés de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, l'évolution et le développement de cette tare.

L'hérédité, quoiqu'on en ait dit jusqu'ici, n'est pas une entité, n'est pas la personnification d'une cause agissant par particules et moyens matériels, et capable de faire évoluer le système nerveux au fur et à mesure de l'ontogénèse vers ce mode morbide que nous avons appelé la tare nerveuse. L'hérédité n'est pas un principe, mais un effet; pas une puissance, mais un simple devenir. Dans les cellules reproductrices, dans l'ovule fécondé, aux différents stades de l'embryogénie, partout où ni nos sens, ni nos instruments grossissants ne nous montrent ses traces, nous pouvons affirmer qu'elle n'existe pas.

Aucune direction exclusivement émanée du plasma ancestral ne guide les premières segmentations de l'ovule fécondé ; aucune ne préside à la formation des organes embryonnaires ; aucune ne guide l'évolution du fœtus et de l'enfant jusqu'à l'époque de sa mort. Cette direction vient d'ailleurs : chaque stade embryonnaire engendre au dedans et au dehors de lui des conditions d'existence nouvelle, et, ce sont ces conditions qui à chaque stade réagissent sur le stade suivant et guident, en anges tutélaires, l'embryon vers l'organisation toujours nouvelle et sans cesse atteinte qu'il voudrait devenir.

M. Delage, à qui nous avons emprunté ces idées, a émis sur ce sujet des pensées fort intéressantes : « On « peut dire, écrit-il (1), et en général on l'admet, que « chaque cellule contient en elle les causes de la position « de son plan de segmentation et de la distribution de « ses substances aux deux cellules qui naîtront de la

(1) *Structure du protoplasme, théories de l'hérédité, problèmes de biologie générale*. Librairie Reinwald, 1895, p. 760

« division. Or, ce sont là les deux facteurs essentiels
« dont dépend la différenciation : le premier détermine
« la différenciation anatomique, le second la différen-
« ciation histologique et il n'est aucun caractère qui ne
« puisse se ramener à ces deux facteurs.

« Ce principe pourrait à la rigueur expliquer à lui seul
« l'ontogénèse. L'œuf est une cellule de constitution dé-
« terminée et qui contient en lui la raison de tous les
« caractères des deux cellules qui naîtront de sa division.
« Que ces deux premiers blastomères soient identiques ou
« qu'ils diffèrent en ceci ou cela, peu importe, la consti-
« tution physico-chimique de l'œuf suffit pour en donner
« la raison. Mais, ce qui est vrai pour l'œuf, l'est aussi
« pour ces deux premiers blastomères : ils expliquent les
« quatre blastomères du troisième stade et, par leur in-
« termédiaire, l'œuf explique les quatre cellules de ce
« troisième stade, comme il expliquait directement les
« deux cellules du second. Ainsi de proche en proche,
« l'œuf contient et explique l'ontogénèse toute entière
« avec toutes les particularités de la différencia« tion
« progressive ».

Énumération des principaux facteurs de l'ontogénèse. —
A ce principe qui « pourrait à lui seul expliquer toute
l'ontogénèse », M. Delage en ajoute d'autres non moins
importants et qui assurent à son hypothèse beaucoup
de vraisemblance. 1° Le principe des tropismes et des
tactismes en vertu duquel les tissus peuvent exercer à
distance les uns sur les autres des influences capables de
modifier leur forme ou de les déplacer (Ex. : C'est par tro-
pisme que les cellules nerveuses envoient les unes vers

les autres des prolongements qui finalement les placent en contiguité, les associent. — C'est par tactisme que les leucocytes émigrent dans l'intestin au travers de la muqueuse et après s'y être chargés de matières grasses traversent à nouveau cette muqueuse en sens contraire pour gagner le courant sanguin); 2° Le principe de l'excitabilité fonctionnelle en vertu duquel une masse cellulaire jusqu'alors homogène se différencie au fur et à mesure que des agents provocateurs l'obligent à fonctionner. (Ex. : Les masses musculaires d'abord constituées de cellules à peine contractiles n'acquièrent une structure striée qu'au fur et à mesure qu'elles se contractent sous l'excitation de certaines influences étrangères, celles par exemple des cellules motrices de la moëlle épinière). 3° Le principe de l'action des ingesta et egesta de la nutrition suivant lequel nos organes se modifient sous l'influence de substances chimiques déversées dans le sang, soit par les aliments absorbés, soit par les autres organes. (Ex. : Une alimentation excitante peut déterminer une hyperfonction et une hypertrophie du système nerveux (Ingesta) — Les testicules et les ovaires déversent dans le sang une substance qui agit sur le développement de l'enfant pour modifier diversement ses organes génitaux externes, son bassin, sa taille, ses seins, son visage et ses instincts (egesta); 4° Le principe des conditions ambiantes de tout ordre (qualité du sang maternel, forme de l'utérus etc.).

Ce que contient l'œuf fécondé. — Ainsi dans l'évolution des êtres tout semble s'accomplir sous la poussée de facteurs connus, physiques ou chimiques. Le point de

départ est un œuf, c'est-à-dire une cellule avec des propriétés peu différentes de celles des autres cellules non très différenciées de l'organisme, (cellules conjonctives); lesquelles deviennent d'ailleurs capables, chez des êtres beaucoup moins complexes que ne sont les vertébrés, d'engendrer parfois des produits sexuels. (Eponges). « L'œuf, dit encore M. Delage, nous paraît avoir des propriétés très simples, parce qu'il n'en a aucune prédominante au point de constituer une fonction spéciale; mais il a les rudiments de toutes, il est un peu contractile comme la cellule nerveuse, il forme en son sein certains produits comme la cellule glandulaire ». Les agents physiques ou chimiques du développement peuvent perfectionner ces propriétés primordiales, en tirer des plus complexes et les localiser tôt ou tard avec prédominance dans certains tissus, ici dans des cellules devenues nerveuses, là dans des cellules devenues musculaires, ailleurs dans des cellules glandulaires; le point d'arrivée étant telle forme d'organisme, telle fonction normale ou anormale.

Ce que doit-être, pour demeurer en conformité avec la théorie de M. Delage, notre étude de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Le développement de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie doit subir les mêmes lois que celui des diverses formes et fonctions de l'organisme. Cette tare a son évolution, et cette évolution dépend moins de son point de départ dans l'œuf que des conditions au sein desquelles elle se développe. Il ne suffit donc plus dans une étude complète de la tare nerveuse de dire qu'elle est un phénomène d'hérédité pour

exprimer par là le mode de son évolution, mais aussi de déterminer, autant que faire se peut, les phases de cette évolution et les agents sous l'influence desquels elles se développent. Ces agents sont internes ou ambiants.

Connus depuis longtemps, nous les avons déjà rencontrés, d'une part confondus (agents internes) avec ce que Briquet et les auteurs contemporains ont admis être de nature simplement héréditaire ou diathésique-héréditaire (1) — de l'autre (agents ambiants) avec ce que Briquet appelait agents déterminants et que quelques auteurs contemporains n'admettent plus ou confondent avec les agents provocateurs en une seule catégorie celle « des agents susceptibles de provoquer la mise en œuvre de l'hérédité ». Je reviendrai bientôt sur ces faits.

II

Les individus prédisposés à l'hystérie sont des affaiblis de la volonté ; et, quand ils sont de sexe mâle, des individus délicats et timides dont le caractère ne saurait être comparé qu'à celui de la femme. — « L'hystérie est, dit « Briquet, une névrose de l'encéphale dont les phénomènes apparents consistent principalement dans la « perturbation des actes vitaux qui servent à la manifes-

(1) Voyez p. 20 et p. 24.

« tation des sensations affectives et des passions (1). »

Et plus loin il ajoute : « que la facilité à être impressionné et que le mode particulier de réaction qu'excitent les impressions sont la mesure de la disposition à l'hystérie (2). »

Cette impressionnabilité, les auteurs actuels, ceux du moins qui admettent que l'hystérie est une maladie mentale, la traduisent dans cette formule : « les prédisposés à l'hystérie sont des affaiblis de la volonté. »

Pour expliquer le mode particulier de réaction des centres encéphaliques « destinés à recevoir les impressions affectives et les sensations », Briquet recourt à une théorie, et prétend qu'il n'y aurait probablement pas d'hystérie, s'il n'y avait pas de tempérament féminin. Les hommes prédisposés à l'hystérie, sont à son avis, des hommes dépourvus de virilité et dont le caractère délicat et timide ne peut être comparé qu'à celui de la femme.

Ce que l'on entend par ces termes : « affaiblissement de la volonté. » — Examinons d'abord ce que l'on entend par ces mots : « affaiblissement de la volonté ».

On entend, je crois, désigner ainsi un état particulier de l'encéphale, qui se traduit au dehors par une irritabilité spéciale de notre système nerveux, et, au dedans, dans la conscience, par une impuissance extrême à subordonner nos émotions à nos pensées ; toutes infirmités, dont l'origine est rapportée par les auteurs à l'affaiblissement de la faculté que nous avons de vouloir. Les

(1) *Traité de l'hystérie*, p. 3.

(2) *Id.*, p. 50.

réflexes et les émotions d'un homme sont en effet toujours, à l'état normal, subordonnés à cette faculté.

Avant d'examiner comment la volonté peut être affaiblie, il est peut être bon d'exposer brièvement ce que l'on entend par volonté et par émotions, — puis, de dire en quoi consiste la relation qui permet à celle-là de dominer constamment celles-ci.

Ce qu'est la volonté. — La volonté a pour siège notre écorce cérébrale. Appelée volition par M. Ribot, elle est l'ensemble des actes qu'approuve notre pensée, non pas seulement à l'issue des longues délibérations que s'impose avant d'agir toutesprit pondéré, mais au cours même de celles-ci, tandis que les idées et les sentiments se présentent en foule à la conscience. Il est impossible de penser à une chose sans exécuter quelques mouvements qui ne se traduisent immédiatement sur notre physionomie ou dans la profondeur de nos tissus par des modifications de viscères, des contractions de muscles, des variations locales de circulation. Ces mouvements émanés de notre écorce sont tous, au sens très étendu que nous donnons au terme volonté, des actes volitionnels. Le caractère d'un certain nombre d'entre eux est d'être coordonnés et parfaitement définis en vue d'un but à atteindre.

Ce que sont les passions. — Les passions ont leur siège dans les centres nerveux sous-corticaux (1). Dénommées

(1) C'est du moins l'opinion de plusieurs auteurs et en particulier de l'anatomo-physiologiste Bechterew... Un chien que l'on a privé expérimentalement de son écorce cérébrale peut au dire de M. Soury (*Revue générale des Sciences*, 30 janvier 1895) accomplir encore les

aussi instincts, émotions ou tendances, les passions sont les facultés que nous avons d'actes coordonnés et héréditaires, par lesquels, sans le secours de notre écorce cérébrale, notre organisme pourrait à la rigueur accomplir les fonctions les moins complexes de sa vie de relation. Ces mouvements sont identiques et parfaitement superposables à ceux également coordonnés et bien définis, que notre volonté est capable d'exécuter.

Rien ne distinguerait donc physiologiquement l'écorce cérébrale des centres instinctifs, si les fonctions de ces derniers n'étaient constamment susceptibles de plus de durée que les fonctions de la première. Un acte volontaire ne se maintient guère au-delà de quelques secondes, tandis qu'un acte émotionnel peut persister parfois durant de longues heures. Simple question sans doute de résistance à la fatigue.

Les causes qui provoquent nos passions. — Dans la pratique un grand nombre de causes sont susceptibles de provoquer directement à l'action les mouvements instinctifs. — Des bruits provoquent la peur ; des couleurs, la joie ; des saveurs, la faim. Des malaises, des excitations organiques provoquent le dégoût, la colère, l'orgueil. — Mais d'autres causes encore, et celles-ci sont les plus importantes au point de vue intellectuel, savent provoquer indirectement ces mêmes instincts : ce sont les

divers actes de sa vie de relation ; et, ce qui différencie les actes de cet animal ainsi mutilé de ceux qu'à l'état normal il pouvait accomplir : c'est qu'il ne paraît, dans le premier cas, n'intervenir en rien avec son expérience, c'est-à-dire avec son intelligence pour les modifier suivant les circonstances, les adapter au milieu.

mouvements similaires que notre volonté peut déterminer.

Relations qui existent entre notre volonté et nos passions. — Mouvements coordonnés instinctifs et mouvements volitionnels sont, avons-nous dit, pour une part de ces derniers du moins, parfaitement identiques et superposables en tous les points de notre organisme.

Notre volonté sait provoquer nos passions. — Notre volonté détermine en des points divers de notre corps tel mouvement coordonné, et, parce que ce mouvement est à peu près identique à celui que provoquerait par exemple l'émotion de peur, il provoque cette émotion et la peur surgit avec des manifestations motrices absolument superposables à celles de la volonté, mais plus durables qu'elles.

Elle sait les réfréner parce qu'elle est plus énergique. — Ainsi les actes venus de notre écorce jouissent de la faculté de rappeler nos émotions. Ils jouissent par là de la propriété de s'opposer aux actes émanés des centres instinctifs. Or, lorsque ces actes leur sont absolument contraires, lorsque tel acte volitionnel doit, par exemple, dilater les vaisseaux alors que tel acte passionnel les a resserrés... c'est toujours l'acte volitionnel qui l'emporte et substitue, par exemple, sa dilatation au resserrement émotionnel des vaisseaux.

Un tel caractère des ordres émanés de l'écorce cérébrale ne se concevrait pas si l'on ne supposait aux éléments cellulaires de cet organe une énergie constamment supé-

rieure à celle dont disposent les cellules des centres instinctifs.

Elle sait régler leur ordre d'apparition. — La volonté est donc, du moins chez l'homme non névrosé, une faculté grâce à laquelle il peut au gré de ses pensées se susciter à lui-même telle ou telle passion, réfréner telle ou telle autre. De ces deux facultés de réfréner et de susciter les passions, la seconde ne saurait, en fait, aller sans la première; car il arrive souvent qu'à l'heure précise où notre pensée se décide à susciter telle émotion, telle autre émotion nous agite, incompatible en quelque point avec la nouvelle venue, qui la doit nécessairement faire disparaître avant que de s'y substituer. Notre écorce, par cela même qu'elle a la faculté de réfréner et de susciter nos passions, possède donc celle de les faire se succéder les unes aux autres et de régler leur ordre d'apparition.

Tout ce qui ne fléchit pas devant la volonté cesse de faire partie intégrante de la personnalité. — J'ajouterai enfin que la volonté, d'une manière constante, chez l'homme normal, domine les passions. Son action s'étend aussi loin que l'action, qu'en se plaçant sur le terrain subjectif, les philosophes appellent l'action de notre Moi. Au cas, où par suite de conditions anormales, notre Moi ou notre volonté, sent quelque chose qui lui résiste avec succès, elle attribue à ce quelque chose, passions ou objets extérieurs, les qualités de l'extériorité. C'est ainsi que le milieu cosmique nous apparaît comme extérieur et étranger à nous-mêmes, et ainsi, dans tous les cas où, par suite de maladies, nos passions résistent avec succès à notre volon-

té, que celles-ci nous apparaissent comme étrangères à nous mêmes et extérieures à notre Moi.

La connaissance de ces phénomènes nous sera ultérieurement utile toutes les fois qu'il s'agira de déterminer les cas où les passions l'emportent sur la volonté.

Examen des modes suivant lesquels peuvent se produire les « affaiblissements de volonté ». — Après avoir défini ce que nous entendons par volonté, instincts, et, étudié ce en quoi consiste le rapport qui permet à celle-là de dominer ceux-ci — il convient de reprendre notre sujet au point où nous l'avions laissé, c'est-à-dire d'examiner maintenant les modes suivant lesquels notre volonté peut être affaiblie. La volonté peut être atteinte d'une manière immédiate et dans son siège même, l'écorce cérébrale ; ou bien elle peut être atteinte consécutivement à quelques transformations survenues dans d'autres organes.

L'étude des circonstances qui occasionnent ou accompagnent la rupture du rapport, grâce auquel nos passions se subordonnent à notre volonté, va nous permettre d'exposer plus nettement notre pensée.

Ce qu'il advient de la volonté quand le rapport, qui lui subordonne les instincts, est diminué. — Qu'advient-il quand ce rapport est diminué ? L'écorce n'est plus maîtresse de refréner suivant sa fantaisie les passions qui se présentent et ne sait plus les faire se succéder les unes aux autres dans un ordre raisonnable (1).

(1) La volonté jouit d'ailleurs lorsque cette déséquilibration n'est pas profonde, de la propriété de susciter encore les émotions, mais seulement à l'heure, et cela se comprend, où aucune passion par trop violente n'agite l'organisme ; ou bien encore dans les conditions

Ce phénomène peut se présenter en deux occasions :

1^o Lorsque l'écorce cérébrale se trouve d'abord affaiblie ; 2^o Lorsque les centres instinctifs sont devenus trop puissants, (ceci étant le fait primordial).

Prenons des exemples.

Etat intellectuel du paralytique général. — Voici un homme de lettres atteint de paralysie générale au début. Il a conservé ses relations avec ses amis, mais ceux-ci et lui-même ne tardent guère à s'apercevoir qu'il perd la mémoire, n'a plus de respect pour les règles de la politesse et de la bienséance. S'il se passionne comme autrefois dans son for intérieur pour quelque bagatelle, il se sent de moins en moins capable de se contenir, devient indélicat, malhonnête. Ce sont des faits qu'il regrette, mais contre lesquels il ne peut rien. Il lui semble que « quelque chose » d'étranger à son moi lui souffle ces

très particulières, où la raison admet, étant données les circonstances, que les émotions se succèdent dans un ordre d'intensité croissante, c'est-à-dire dans l'ordre où elles seraient précisément capables de se refréner spontanément les unes les autres.

Lorsque cette déséquilibration est profonde, les phénomènes sont différents. Alors la volonté devient incapable de guider l'ordre d'apparition des émotions, même aux heures où l'organisme n'est agité d'aucune émotion par trop violente, même dans les circonstances où la pensée conçoit que ses émotions doivent se succéder dans un ordre d'intensité croissante. Alors survient le règne exclusif des bas instincts que provoquent les divers appétits de l'organisme. C'est l'idiotie — où peu à peu les émotions, celles du moins qui ont une origine intellectuelle, n'étant plus provoquées par l'écorce cérébrale s'atrophient et disparaissent, non sans entraîner avec elle, par une juste réciprocité, l'atrophie et l'anéantissement presque total de la pensée.

actes, que d'ailleurs il reconnaît pour parfaitement conformes à ses pensées intimes d'autrefois. Cependant, quand il est seul et bien calme dans son cabinet de travail, il peut encore à volonté imaginer et ressentir telle émotion qu'il lui plaît. Bien plus, une émotion en rappelant une autre, il peut s'illusionner, s'emballer et écrire sous une inspiration qu'il sent bien sienne, et cela parfois, beaucoup plus aisément qu'avant le début de sa maladie.

Etat intellectuel de l'enfant prédisposé à la faiblesse d'esprit. — Second exemple. Voici un enfant prédestiné à la faiblesse d'esprit, mais qui pour l'instant est un enfant précoce, d'émotions complexes et fort ardentes, d'intelligence vive. Il fait l'admiration de ses parents. Or, à mesure qu'il avance en âge, et du jour où les méthodes de l'éducation lui sont imposées, cet enfant n'arrive pas à concevoir la différence du bien et du mal, sent qu'il ne peut se plier à toutes les exigences de ses parents, devient grossier, frondeur envers ses maîtres, énigmatique et vicieux envers ses camarades. Mais que peut-il à cela ? Aux heures d'émotions vives il sent que « quelque chose » d'étranger à son moi est là dans son esprit qui lui souffle des passions auxquelles il ne peut se soustraire. Ces émotions sont celles qu'il a déjà maintes fois éprouvées, mais étant données les circonstances où elles se produisent parfois, il les regrette, voilà tout ; car, au fond c'est un bon petit sujet qui sait aux heures de calme, comprendre et écouter les conseils de ses parents. D'ailleurs il est enthousiaste et jouit de la faculté de s'exalter jusqu'à entreprendre des actes qui peuvent souvent passer pour des

faits de haute moralité. Enfin le même enfant parvenu à l'âge adulte peut devenir la proie des idées fixes : il perçoit que des « êtres étranges », même aux heures où aucune forte émotion ne semble l'agiter lui soufflent à l'esprit des actes bizarres et extraordinaires que jamais, jusqu'à ce jour, sa pensée n'avait conçus.

Le paralytique général et l'enfant prédestiné à la faiblesse d'esprit sont tous les deux des individus chez lesquels le rapport, qui subordonne les instincts à la volonté, est diminué. — Dans ces deux exemples, chez le paralytique général et chez l'enfant prédestiné à la faiblesse d'esprit, nous pouvons être certain qu'il existe un affaiblissement du rapport qui subordonne les émotions à la volonté. Nous en avons pour preuve cette notion de « ce quelque chose » qui souffle au paralytique ses actions indécentes — et à l'enfant prédestiné à la faiblesse d'esprit ses actes immoraux (1).

Or, le paralytique général est avant tout un affaibli de l'écorce cérébrale ; l'enfant prédestiné à la faiblesse d'esprit avant tout un exalté de l'instinct. Analysons les faits.

Le paralytique général est un affaibli de la volonté, cet affaiblissement étant le phénomène primordial de son affection. — Nous sommes à la première phase de la paralysie générale : la volonté, la mémoire faiblissent ; dans quelques circonstances les passions accoutumées s'exaltent.

La pensée ne conçoit plus les règles de la bienséance de la politesse, etc. tandis que des lésions essentielle-

(1) Voyez page 41.

ment chroniques se localisent à l'écorce cérébrale. Nul doute, ce dernier organe fonctionne moins bien, ce dont la volonté ne saurait ne pas être directement affectée et amoindrie.

Or, à l'état normal quand l'écorce jouit de sa pleine vitalité, elle émet constamment de l'influx nerveux vers les muscles, dont elle élève ainsi le tonus général à un degré tel qu'il est assez difficile aux centres moteurs inférieurs de les faire se contracter. N'est-il pas naturel que ce tonus soit abaissé quand vient à s'affaiblir la volonté, et qu'ainsi les centres instinctifs recouvrent la propriété de contracter plus aisément les masses musculaires ? Dans la première phase de la paralysie générale l'expression des instincts ne saurait donc ne pas s'accomplir avec plus d'intensité.

Bref, dans ce premier exemple, la volonté a été atteinte d'une manière immédiate et dans son siège même, l'écorce cérébrale.

Voyons le second exemple.

Le faible d'esprit est un affaibli de la volonté, cet affaiblissement étant un phénomène secondaire de son infirmité. — Les instincts sont tout d'abord, avons-nous dit, plus précoces, plus complexes et plus ardents chez l'enfant prédisposé à la faiblesse d'esprit. Plus tard ses passions, comme celles du paralytique général, sont exaltées. Enfin, avec les progrès de l'âge, des idées fixes extraordinaires, dont sa pensée s'étonne, s'imposent à sa volonté.

Peut-on admettre qu'il y ait d'abord affaiblissement de la volonté comme dans le cas précédent, et que cela soit le phénomène primordial ? Mais alors comment avec une telle hypothèse expliquer la complexité des instincts

et, dans la suite, l'étrangeté des émotions (idées fixes) que conçoit son esprit ? Car enfin, si l'écorce cérébrale en s'affaiblissant et en abaissant le tonus musculaire chez le paralytique lui permet d'éprouver des passions plus violentes, ces passions sont bien siennes, il les reconnaît bien pour les avoir déjà éprouvées, et n'en est pas plus riche, sous le rapport de la quantité, après qu'avant son affection. D'ailleurs, comment chez l'enfant la volonté, en s'affaiblissant, pourrait-elle provoquer la précocité et la complexité des instincts, et plus tard l'étrangeté des idées fixes, alors qu'il est bien prouvé que le développement de la volonté et de la pensée est toujours précédé de celui des instincts ?

On comprend mieux au contraire avec l'hypothèse opposée, si l'on admet que les instincts en s'exaltant constituent le phénomène primitif de cette infirmité, que l'enfant prédisposé à la faiblesse d'esprit commence par être précoce, complexe et ardent dans ses émotions. Durant une première période la pensée et la volonté de l'enfant demeurent conformes à son caractère passionnel et continuent à le dominer. Dans une deuxième période, la pensée et la volonté incapables de suivre plus longtemps dans leur évolution des instincts si complexes et si violents cessent de les dominer. La rupture du rapport qui subordonne les émotions à la volonté est dès lors consommée. Cependant la volonté s'épuise au travail que lui imposent des instincts qu'elle sait de moins en moins réfréner. Dans une troisième période, (celle des idées fixes,) elle se trouve extrêmement affaiblie et débordée de toutes parts, et cela, non seulement par les instincts qu'elle connaît déjà, mais par des instincts nouveaux

venus de l'évolution qu'elle n'a encore jamais ni conçue ni approuvée. (Emotions étranges).

Chez le faible d'esprit, l'affaiblissement de volonté n'est donc pas un phénomène primitif mais secondaire et consécutif à l'exaltation des instincts.

Résumé. — Ainsi chez le paralytique général et chez l'enfant prédisposé à la faiblesse d'esprit, où nous avons constaté une rupture du rapport qui subordonne normalement les émotions à la volonté, nous avons été conduit à croire que dans un cas l'affaiblissement de volonté est un phénomène primitif, et dans l'autre un phénomène secondaire.

III

Les hystériques sont avant tout des hypertrophiés de l'instinct. — Pour ce qui est de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie, entre ces deux alternatives : la volonté est-elle primitivement affaiblie ? l'est-elle secondairement ? nous avons maintenant à choisir.

Déjà en raison de la parenté généralement admise entre les hystériques et les dégénérés, (tel que celui que j'ai pris pour second exemple), on pressent combien il est *a priori* vraisemblable de supposer que la tare sous-jacente à l'hystérie tient d'abord à une hypertrophie fonctionnelle des instincts.

C'était d'ailleurs l'opinion de Briquet.

Morel écrit dans son traité des dégénérescences que très souvent les enfants prédisposés aux névroses et aux maladies mentales se font remarquer « par le développement précoce des instincts les plus cruels ». D'ailleurs la plupart ont des aptitudes assez remarquables pour la lecture, le dessin, etc.

M. Voisin partage ces opinions et dans ses leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses écrit que : « le prédisposé à la folie et aux affections nerveuses se fait remarquer presque toujours par une activité excessive de l'intelligence »... « [Lorsque cette suractivité, ajoute-t-il, est encouragée par les parents et par les proches, il peut se produire des affections nerveuses, telles que l'hystérie, l'épilepsie, la chorée », etc... « Le prédisposé n'a pas ou presque pas de jugement, de sens commun ; il est utopiste, excentrique, original, raisonneur »... « Il a beaucoup d'imagination et s'enthousiasme à l'excès pour la poésie, la musique et d'autres arts. » (1)

Pourquoi et comment la volonté devient chez le prédisposé à l'hystérie incapable de dominer ses instincts. — S'il est vrai que le prédisposé à l'hystérie soit un être chez qui l'évolution se manifeste d'abord et avant tout par une exaltation des instincts ; peut-être, ainsi que le faible d'esprit, ne doit-il guère tarder à tomber dans l'impuissance volontaire. Voyons d'abord à quelle condition il pourrait n'y pas tomber, c'est-à-dire comment il se fait,

(1) P. 28.

qu'au cours de l'évolution, l'écorce cérébrale continuant à se développer ne finisse pas malgré tout par prendre une telle importance qu'il n'y ait jamais rupture du rapport qui subordonne normalement les émotions à la volonté.

Les passions ont en effet, sur le développement de notre pensée, c'est-à-dire de notre écorce cérébrale une grande influence. Sans elle, nous ne concevrions ni raisonnement, ni jugement, ni peut-être même de perception ; nous ne serions capables d'aucune attention, rien ne nous intéresserait plus. Avec de la passion, notre pensée conçoit des raisonnements, des jugements et des perceptions ; elle est capable de quelque attention ; un grand nombre de choses l'intéressent.

A l'extrême, ne peut-on supposer qu'à l'époque où se forme l'écorce cérébrale, celle-ci se développe d'autant mieux qu'elle est sous l'influence de passions plus violentes et plus complexes ? Peut-être (1). Mais ce que peuvent faire certains individus privilégiés, la plupart des prédisposés à l'hystérie ne sauraient l'entreprendre. Il leur devient aussi impossible de concevoir avec leur écorce cérébrale, les trop nombreux objets que leurs émotions imposent à leur pensée, qu'il est actuellement impossible au savant le plus intelligent et le plus laborieux d'embrasser toutes les matières d'une science.

(f) Le cas se présente en effet, et ainsi s'explique peut-être que des parents d'intelligence moyennement développée puissent donner le jour à des enfants d'une intelligence parfois extraordinaire. Les hommes de génie n'ont pas toujours des ancêtres remarquables, et souvent on trouve à côté d'eux dans leur famille, des frères ou des sœurs plus ou moins déséquilibrés.

Impuissance d'abord, affaiblissement ensuite de la volonté. — Il en résulte qu'à brève échéance leur écorce non seulement ne s'accroît plus suffisamment en vue de dominer les instincts, mais en arrive peu à peu à émettre de moins en moins d'énergie. Enfin, la volonté du prédisposé à l'hystérie réellement succombe au surmenage que lui imposent ses émotions, et devient sinon semblable, du moins assez analogue à la volonté du paralytique général, (moins les lésoins).

D'où irritabilité générale. — Alors pour le prédisposé à l'hystérie commence une nouvelle phase, celle où sa tare nerveuse, où son infirmité devient une vraie maladie avec symptômes cliniques. Il est devenu un individu « irritable », c'est-à-dire incapable de supporter aussi bien qu'il est normal de le faire, les infections, les intoxications, les chocs physiques et moraux de tous ordres.

Qu'on se reporte à ce que nous avons dit au sujet du paralytique général (1), chez qui les émotions s'expriment avec plus de violence quand la volonté faiblit, — et l'on comprendra aisément comment l'écorce cérébrale, non seulement impuissante mais encore affaiblie, en arrive chez l'hystérique à ne plus savoir opposer aux instincts, aux réflexes et aux diverses réactions nerveuses la résistance qu'elle leur savait opposer avant la maladie.

Ces phénomènes seront décrits avec plus de détails au chapitre suivant. Qu'il nous suffise de rappeler ici, encore une fois, que si l'irritabilité hystérique dépend d'un

(1) Voyez page 46.

amoindrissement de l'énergie volontaire, cet amoindrissement n'est jamais primitif, mais à son tour est la conséquence de l'exaltation et de la précocité des instincts.

Résumé. — L'enfant prédisposé à l'hystérie est donc un enfant, dans l'évolution duquel il est survenu une période où les passions se sont montrées avec trop de précocité, trop de complexité et trop de violence. Sa volonté n'a d'abord été qu'impuissante ; plus tard elle s'est affaiblie, tandis que son individu tout entier, (instincts, réflexes, diverses réactions nerveuses) devenait ce qu'on appelle « irritable ».

Définition par approximation de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Enfant précoce, d'instincts violents et complexes, de *volonté insuffisante* et plus tard affaiblie, sont-ce là des éléments qui nous permettront de définir exactement ce que l'on entend sous ces termes : « tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie » ? Je ne le crois pas. Une telle définition n'est qu'approximative. Elle serait trop étendue, et comprendrait nombre d'états nerveux qui conviennent à d'autres névroses qu'à la névrose hystérique : les neurasthéniques, les hypochondriaques, tous les dégénérés du premier degré sont sans doute au même titre que les hystériques des « exaltés de l'instinct », et cependant les cliniciens les distinguent aisément de ces derniers.

Autres attributs intellectuels du prédisposé à l'hystérie. — Quels sont les phénomènes qui pourront donner à la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie son cachet, sa nuance particulière ?

Briquet a dit que pour devenir hystérique il était nécessaire d'avoir un caractère de femme ou quand on était homme, nécessaire d'avoir moralement aussi peu de virilité que possible.

Et, en vérité, les hystériques mâles semblent-ils avoir le plus souvent les attributs sinon du féminisme, du moins d'un état en quelque sorte intermédiaire à l'homme et à la femme. « Dans un assez grand nombre de cas, dit M. Huchard, les hommes » hystériques « présentent « réellement les attributs d'un certain degré de féminisme (barbe peu fournie, voix faible, aigre et douce, « peau fine, teint pâle, peu de développement des organes génitaux, yeux brillants et humides) », manière d'être physique qui se traduit constamment par une manière d'être morale correspondante (1).

Ce qu'il faut penser du « féminisme » attribué par les auteurs aux individus mâles atteints d'hystérie. —

Au reste, s'il est des auteurs qui ont prétendu que même les femmes hystériques avaient une constitution intellectuelle en quelque sorte plus féminine que celle des autres femmes, personne n'a jamais eu l'intention d'affirmer que toutes les femmes hystériques avaient nécessairement à un degré extrême tous les attributs moraux de leur sexe, (tels que amour maternel, sexualité négative), mais seulement certains de ces attributs. Quant à ceux qui croient que les hommes hystériques ont une manière d'être morale qui rappelle celle des femmes, ils ne poussent jamais l'absurdité de leur opinion jusqu'à

(1) P. 1068 du traité des névroses.

supposer chez tout hystérique un peu d'inversion sexuelle. — En réalité, il est des femmes très robustes et très tenaces, malgré les attributs primordiaux de leur sexe, et qui seraient bien empêchées de réaliser jamais les symptômes cliniques de l'hystérie ; de même qu'il est des hommes entachés d'inversion sexuelle qui pour les mêmes raisons ne seront jamais des prédisposés à l'hystérie.

C'est qu'au fond, ce ne sont point les attributs essentiels du sexe féminin qui semblent donner à la tare nerveuse son cachet d'hystérie, mais bien des caractères secondaires plus fréquents dans ce sexe que chez l'homme.

Les conditions que nécessite la tare nerveuse pour devenir d'espèce hystérique ne sont pas compatibles avec la virilité ou plutôt avec ce que l'on entend *sensu stricto* par ce terme, c'est-à-dire avec l'énergie à l'action et l'opiniâtreté, qui sont surtout l'apanage du sexe mâle. Elles sont au contraire très compatibles avec le caractère des individus du sexe féminin, dont les attributs secondaires sont surtout la faiblesse et l'inconstance, ensemble de phénomènes qu'on peut désigner sous le terme de « féminisme (*sensu stricto*). »

« Féminisme (*sensu stricto*) » n'équivaut pas à « impuissance » de la volonté. — On pourrait supposer de prime abord que ce féminisme (*sensu stricto*) ou ce qui lui équivaut cette non-virilité (*sensu stricto*), dont nous voulons faire le caractère spécifique de la tare nerveuse hystérique, n'est au fond qu'une résultante de « l'affaiblissement » de volonté ». Au cas où cela serait prouvé nous ne pourrions évidemment nous en servir, à titre de nouveau fac-

teur, pour donner son cachet à la tare nerveuse qui fait le sujet de cet exposé. — Mais c'est évidemment là une erreur dans laquelle on ne tombe que lorsqu'on ne veut voir que la surface en toute chose. Ceux qui sont de cette opinion devraient d'abord démontrer que tous les hommes dépourvus de virilité (*sensu stricto*) sont des nerveux, ce qui n'est pas; et que toutes les femmes pour ce qu'elles n'ont pas les attributs du féminisme (*sensu stricto*) sont également des nerveuses. Les femmes pourvues de féminisme (*sensu stricto*) et les hommes dépourvus de virilité (*sensu stricto*) ont en effet une constitution qui leur est propre, mais ne consiste pas en une impuissance de la volonté. S'ils semblent avoir moins de volonté que l'homme normal, c'est qu'on donne vulgairement à ce terme une signification autre que celle que nous avons admise. La volonté étant pour nous l'ensemble des actes que conçoit notre pensée, et grâce auxquels elle sait provoquer et guider nos passions, — au sens très large que cette expression comporte, la femme féminine (*sensu stricto*) et l'homme dépourvu de virilité (*sensu stricto*) sont aussi bien doués que l'homme normal. La plupart savent en effet très bien faire usage de leur intelligence, et des idées fixes ou des passions ne les tourmentent jamais qui les empêcheraient à tout instant de remplir leur rôle dans la société.

En réalité, on n'accorde vulgairement à ces personnes si peu de volonté (*sens vulgaire*) que parce qu'elles sont de peu de constance et de peu d'énergie dans l'exécution des actes que leur pensée conçoit.

Etude comparée de l'homme et de la femme. — C'est

surtout à partir de la puberté que jeunes filles et garçons évoluent vers des modes divers de constitution intellectuelle. Mais, tandis que généralement la femme se borne à adjoindre des émotions nouvelles (maternité, sexualité négative) à ses émotions d'enfant, l'homme, lui, abandonne une partie des siennes et, sans modifier profondément celles qui lui restent, leur attribue un certain cachet de vigueur et d'opiniâtreté, et une orientation particulière en rapport avec le rôle qu'il lui convient de remplir dans la société : celui de protecteur de la famille et de défenseur de l'espèce. C'est à l'homme en effet qu'est dévolu le pouvoir de se procurer coûte que coûte la nourriture de chaque jour ; à lui surtout qu'incombe la recherche et l'obtention des procédés fécondants ; à lui encore qu'il convient d'avoir de la prudence aux périodes de danger. Il est chef de famille : et, ni la femme, ni l'enfant qu'il protège, bien que capables d'éprouver plus d'émotions que lui, ne savent généralement les exprimer comme l'homme vraiment viril avec *Vigueur* et *Ténacité*.

La capacité psychologique de la femme est supérieure à celle de l'homme normal ; celle du prédisposé à l'hystérie est intermédiaire. Ce qu'il faut conclure de ces faits. — Le struggle for life s'exerce surtout et impitoyablement par les mâles. Et, cependant rien dans le caractère de la femme ne désapprouve la lutte. Elle admire le caractère de l'homme qui lutte avec succès ; les passions qu'elle lui voit éprouver elle les éprouve comme lui, mais avec aussi peu de constance qu'à l'époque où elle était encore enfant ; ses actes elle les conçoit et les voudrait exécuter, mais ne le pourrait qu'avec infiniment moins de fermeté.

Bref, elle porte dans son esprit à côté des émotions qui lui sont particulières et qu'elle a acquises à sa sortie de l'enfance l'esquisse de toutes les passions de l'homme.

Qui sait si ce n'est pas grâce aux facultés qu'elle tient de l'enfance et qui lui sont communes avec l'homme que la femme conçoit si bien ce dernier ? Et, si en revanche, l'homme ne la comprend généralement si peu, que parce qu'il a depuis l'enfance par trop borné son caractère à quelques émotions hors desquelles il ne conçoit plus rien ?

Parmi les hommes capables de comprendre le caractère de la femme, les mieux doués sont à coup sûr les hystériques. Mais si les prédisposés à l'hystérie, quand ils sont mâles, n'ont jamais les attributs de la virilité (*sensu stricto*) ; si d'autre part quand ils sont femmes ils n'acquièrent point forcément à un degré extrême tous les attributs de leur sexualité (*sensu latissimo*) ; que conclure ? sinon que leur caractère n'est peut-être qu'un caractère d'enfant.

Les prédisposés à l'hystérie (homme ou femme) ont des caractères d'enfant. — C'est à cette hypothèse que j'en voulais venir. Elle est simple et nous sort de ces alternatives si peu claires, ou bien de faire de l'hystérique mâle un féminin sans les attributs essentiels de ce sexe, ou bien de faire de la femme hystérique je ne sais quoi, mais qui ne présentât pas nécessairement au maximum ces mêmes attributs.

L'hystérique mâle n'est donc pas un féminin mais un *enfant*, ce qui est exceptionnel au « sexe fort » ; l'hystérique femme n'est pas seulement une femme mais un

enfant indentique au premier, ce qui est assez ordinaire au « sexe faible ».

Résumé. — En résumé :

1° L'impuissance de la volonté résultant de l'exaltation des instincts, définit la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie ; mais incomplètement.

2° Ce qui donne à la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie son cachet spécifique, c'est une constitution intellectuelle particulière, qui n'est pas celle de la femme, mais bien plutôt celle de l'enfant.

Définition complète de la constitution mentale du prédisposé à l'hystérie. — Il ne possède pas ce que l'on appelle un « vrai caractère ». — Tout dans l'infirmité mentale du prédisposé à l'hystérie se déduit de là.

L'enfant entaché d'hystérie, que nous avons dit être très précoce, d'instincts complexes et parfois d'intelligence vive, devenu pubère se distingue encore de tous les individus du même âge par sa capacité extraordinaire d'éprouver une foule d'émotions. Mais aucune ne prédomine jamais en lui d'une manière assez habituelle pour lui constituer ce que l'on appelle « un vrai caractère ». Son caractère demeure celui d'un enfant. De là parfois son aptitude intellectuelle à beaucoup de travaux.

Avantage qui dure peu quand il existe : bientôt sa mémoire devient paresseuse, sa pensée se modifie de moins en moins, son évolution intellectuelle paraît s'immobiliser, tandis que survient « l'irritabilité » de ses instincts, de ses réflexes et de ses diverses réactions ner-

veuses ; autant d'effets de l'affaiblissement qui généralement à cette époque succède à l'impuissance de la volonté.

Mais ce sont bien plutôt là des symptômes de la maladie hystérique confirmée que de la tare sous-jacente à cette affection (1).

Il est dépourvu d'instinct critique ; — Les prédisposés à l'hystérie sont-ils calmes, aucune émotion ne les agite-t-elle, alors ils deviennent aussi naïfs que des enfants. Leur manie est de croire, comme si leur attention sans défiance ne savait plus nier et ne savait plus se fixer que sur des objets dont elle affirme les relations. Voient-ils à côté d'eux des gens qui font tels gestes, accomplissent tels actes, expriment telles émotions. Cela leur suffit ; et non seulement leur pensée conçoit comme tout le monde ces gestes, ces actes et ces émotions, mais encore ils les affirment de leur moi et reproduisent ces mêmes gestes, ces mêmes actes, éprouvent ces mêmes émotions. Écoutent-ils un homme qui parle et exprime assez clairement des idées, spontanément ils sont avec lui, ne lui conçoivent aucune objection (1), l'approuvent, et acceptent sans critique toutes ses opinions. Lisent-ils, sont-ils attentifs à quelque spectacle d'ailleurs assez peu passionnant, leurs yeux perçoivent à peine quelques mots, voient à peine quelques objets et leur cerveau construit le reste. Se livrent-ils à la réflexion, leur pensée s'illusionne grossièrement sur une multitude de faits qu'ils admettent sans contrôle ; comme les enfants ils conçoivent de

(1) V. chapitre III.

trop beaux rêves et ne savent résister ni à la superstition ni au mensonge.

Aux heures calmes de l'existence l'erreur les guette donc à chaque pas. Et, comment pourraient-ils l'éviter, eux qui ne savent nier ou critiquer une pensée qu'au moment précis où ils éprouvent quelque forte émotion ?

Leurs émotions bien qu'ardentes, ne sont jamais que passagères. — Or, des émotions ardentes et variées les agitent souvent, qui guident leur attention vers des idées ou des actes dont ils peuvent maintenant affirmer ou nier violemment les rapports. Des instincts violents contre lesquels leur pensée et leur volonté ne sait rien entreprendre, leur inspirent parfois des désirs irrésistibles.

Ils iront, croient-ils, jusqu'au bout de leurs desseins, tout devra céder devant eux. N'ayez crainte ; il n'en sera rien fait. Le prédisposé à l'hystérie est au fond beaucoup trop inconstant et léger pour ne rien entreprendre de réellement efficace.

Les passions qui les meuvent ne sont jamais que passagères et de peu de durée, comme si les centres nerveux dont elles émanent, comme si les muscles dont elles coordonnent les mouvements n'offraient jamais chez eux assez de résistance à la fatigue pour subvenir longtemps à la dépense de forces nécessitée par une émotion vigoureuse.

C'est probablement ce qu'en langage vulgaire on exprime, en disant que les hystériques n'ont pas plus d'énergie que des enfants.

IV

Conditions qui déterminent le développement de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie. — Quelles sont les conditions qui déterminent dans un organisme l'impuissance, puis l'affaiblissement de la volonté? Quelles sont les conditions qui obligent ce même organisme à conserver sa constitution intellectuelle de l'enfance? Telles sont les questions que nous allons maintenant discuter.

Pourquoi l'espèce humaine est sujette aux névroses. — Il est bien évident d'abord que si l'homme est sujet aux névroses, alors que les animaux en sont si rarement atteints, il ne doit ce privilège qu'à son énorme développement intellectuel.

L'homme possède une intelligence pour ainsi dire universelle, du moins en ce qui concerne la partie de l'univers accessible à nos sens. Un homme normalement développé peut à la rigueur être considéré comme portant en son cerveau l'esquisse de toutes les idées et de tous les instincts que possèdent les autres animaux; et cela, surtout à l'âge où son caractère essentiellement polymorphe n'est encore ni celui d'une femme, ni celui

(1) Cela seulement quand les idées exprimées ne sont pas contraires aux leurs, auquel cas les sujets cessent précisément d'être calmes.

d'un homme, et possède toute facilité de se développer en telle ou telle direction suivant le milieu et l'éducation.

Il est à croire que notre supériorité intellectuelle sur les animaux et notre universalité de caractère nous vient, pour une part du moins, des croisements que n'ont manqué de subir ou d'imposer nos ancêtres durant toute la période préhistorique. Il est arrivé ainsi, qu'après de nombreux mélanges entre races, et mêmes espèces plus ou moins anthropomorphes et humaines, la résultante ait été un être essentiellement malléable, facilement adaptable aux circonstances extérieures, d'instincts très variés suivant les milieux et d'intelligence presque universelle, en un mot l'homme actuel. Qui admet ces idées ne saurait trouver étonnant que vers l'enfance il arrive parfois à l'homme d'acquérir des instincts plus violents ou plus complexes que ne le comporte l'organisme normal des individus avec lesquels il doit vivre en société.

En vertu de quelles causes — suivant les théories de l'hérédité que nous avons adoptées — un embryon, un fœtus ou un tout petit enfant sait-il acquérir tel ou tel instinct parfois très différent de celui de ses parents ? On ne saurait le dire, ni même peut être l'imaginer. C'est pourquoi nous nous bornons à prétendre que par *atavisme* un homme quel qu'il soit est toujours en possibilité d'acquérir dans l'enfance beaucoup plus d'instincts qu'il n'en saura réaliser.

Époque où se développe la prédisposition à l'hystérie. — Il arrive qu'à l'époque où l'homme n'est encore qu'un fœtus ou un tout petit enfant, il s'introduise déjà dans son

évolution des influences provocatrices, qui impriment à son système nerveux telle infirmité ou du moins telle particularité déterminée. Mais si la constitution intellectuelle de certains dégénérés (idiots) est parfois parachevée dès l'époque de la naissance, il n'en paraît pas être de même en ce qui concerne le prédisposé à l'hystérie : ce n'est semble-t-il que bien plus tard, à une époque où l'observateur pourra en saisir et en comprendre toutes les phases que la tare hystérique accomplit son évolution.

Conditions qui déterminent l'impuissance de la volonté.

— L'hérédité, avons-nous prétendu, n'est jamais une cause et toujours un effet ; la prédisposition à l'hystérie de saurait donc elle-même se développer que sous des influences que nous étudierons en deux séries :

1^o Celle des conditions déterminantes qui se rattachent étroitement au milieu intérieur de l'organisme en évolution (tare nerveuse héréditaire, neurasthénie, arthritisme).

2^o celle des conditions déterminantes qui émanent du milieu externe (causes déterminantes des auteurs).

Hérédité nerveuse. — Quand, dans une famille, la mère ou le père ont été atteints de quelques maladies mentales, de quelques névroses ou de quelques maladies nerveuses, les enfants acquièrent l'aptitude à réaliser ces affections. Ce mot aptitude, suivant les idées que nous avons adoptées au sujet de l'hérédité, ne doit rien préjuger des facteurs réels, qui font que les enfants héritent de l'affection de leurs parents, sinon que ces facteurs sont les causes et non les effets de cette hérédité.

Que sait-on au sujet de ces facteurs ? Rien, si ce n'est qu'ils provoquent un état nerveux spécial, qui se traduit dès l'enfance par des signes très évidents ; l'enfant a de grands yeux, une figure délicate, un crâne osseux et parfois très développé.

Hérédité neurasthénique. — « La neurasthénie peut être créée de toutes pièces chez un individu robuste, sans tare nerveuse héréditaire (1) », qui dès lors devient capable de procréer des enfants nerveux ; ceux-ci héritent ainsi de l'aptitude à réaliser une maladie nerveuse, une névrose ou une maladie mentale.

Des facteurs qui créent chez le descendant du neurasthénique l'aptitude à réaliser par exemple l'hystérie nous ne savons absolument rien, sinon qu'ils provoquent encore un état nerveux spécial, lequel se traduit chez l'enfant par des signes apparents identiques à ceux que nous signalions à l'instant.

Hérédité arthritique. — L'arthritisme est une maladie souvent héréditaire et souvent acquise qui, suivant certains auteurs, serait capable de se transformer chez les descendants en aptitude nerveuse. — D'ailleurs un descendant d'arthritique qui doit un jour devenir nerveux ne se distingue en rien d'un descendant de neurasthénique : c'est encore un enfant d'apparence délicate et sensible.

« Il est à peine besoin, dit M. Cullerre, de faire remarquer ce qu'a d'artificiel l'existence de l'homme civilisé.

(1) *L'hérédité nerveuse de Déjerine*, p. 168,

« Tous ses soins se portent à se procurer le bien être, à
« éviter la douleur, l'épuisement, la fatigue. Il est doué
« de muscles puissants, et tous ses efforts tendent à s'en
« servir le moins possible. Beaucoup d'hommes et pres-
« que toutes les femmes passent leur vie dans une immo-
« bilité forcée, dans l'atmosphère confinée des bureaux,
« des ateliers ou des appartements, conditions qui s'oppo-
« sent à l'opération normale des combustions organiques.
« Nous pourrions satisfaire notre faim avec quelques ali-
« ments simples, nous varions les mets à l'infini, nous
« les soumettons à des préparations innombrables et en
« même temps que les jouissances du goût nous nous
« procurons une stimulation factice de l'appétit qui nous
« pousse à des excès de nourriture. De ces causes et de
« quelques autres encore, il résulte une surabondance
« de matériaux nutritifs, qui faute d'emploi encombre
« l'organisme, en encrasse les rouages, y jette le trouble
« et provoque les désordres de la santé... Ces affections
« tirant leur nom des plus importantes et les plus tran-
« chées d'entre elles, la goutte et le rhumatisme, ont reçu
« le nom de maladies arthritiques (1) ». — Nous savons
aujourd'hui que l'arthritisme est un trouble de nutrition,
et que ce trouble de nutrition est capable d'engendrer des
crises passagères d'auto-intoxications. Ce qui se trans-
met aux enfants « ce n'est pas la maladie elle-même mais
« une tendance vicieuse de la nutrition dont les effets
« peuvent se manifester sous de nombreux aspects mor-
« bides ».

(1) Nervosisme et Névrose, page 23.

Ne peut-on supposer entre les crises d'auto-intoxication arthritiques et l'aptitude du système nerveux à réaliser l'hystérie un rapport de cause à effet? Car enfin, il est de règle que beaucoup d'infections et d'intoxications (alcool) agissent sur le système nerveux pour provoquer une excitation plus ou moins passagère, et parfois le nervosisme, la neurasthénie elle-même dans tout ce qu'elle a de durable et d'héréditaire. Est-il besoin même de supposer des crises d'auto-intoxication et ne peut-on admettre chez l'arthritique, que ce qui se traduit violemment de temps à autre sous forme de crises, existe d'une manière rémittente sous forme d'auto-intoxication continue?

Comment l'arthritisme héréditaire peut se transformer en tare nerveuse. -- Voici donc ce que l'on peut supposer : L'intoxication permanente dérivée du trouble arthritique, si faible qu'elle soit, doit influencer le système nerveux non complètement différencié de l'enfant, l'irriter, l'obliger à la réaction, et par conséquent accélérer son évolution, en vertu de cette vérité physiologique que la fonction perfectionne l'organe. Les centres instinctifs surtout acquierront une structure cellulaire plus compliquée qu'il ne convient, et une différenciation intra-cellulaire plus ou moins rapprochée de ce qu'elle est chez l'adulte. Ainsi peut s'expliquer sans doute qu'un enfant d'arthritique présente des instincts plus précoces, plus violents et plus complexes que ne le comporte son âge ; plus tard l'action combinée des instincts trop nombreux et trop ardens détermine à son tour une impuissance, puis un affaiblissement de la volonté.

Conditions, qui chez les héréditaires neurasthéniques et névropathiques, déterminent le développement de la tare nerveuse. — Peut-on conclure, par analogie, de ce qui se passe dans l'arthritisme, à ce qui se passe dans la neurasthénie, et de là, à ce qui doit avoir lieu chez les descendants de parents atteints de vraies maladies nerveuses ? Peut-être... Au fond personne ne saurait nier, ni affirmer que le tempérament nerveux n'est pas toujours occasionné par des troubles nutritifs encore indéterminés, mais qui savent néanmoins chez l'enfant à l'époque où son développement intellectuel est rapide, irriter et obliger son système nerveux à réaliser des formes plus précoces et plus robustes qu'il ne convient.

Autres causes déterminantes. — D'où vient à l'intoxication arthritique le pouvoir d'engendrer de toute pièce la tare nerveuse hystérique ? Uniquement croyons-nous de l'excitation qu'elle sait imposer au système nerveux.

Tout phénomène capable d'engendrer cette excitation serait-il donc, au même titre que l'arthritisme, capable d'engendrer la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie ? Telle était l'opinion de Briquet, lequel, admettait à côté des causes provocatrices de l'hystérie une catégorie de causes déterminantes. Telle est encore l'opinion de certains auteurs contemporains ; mais avec cette restriction, que les causes que nous allons citer n'arrivent à prédisposer à l'hystérie qu'en procréant d'abord les conditions de l'arthritisme ou de la neurasthénie ?

Toutes ces causes semblent avoir sur le système nerveux une action excitante, dont les conséquences ne sauraient profondément différer de celles que nous avons

étudiées, tantôt, au sujet de l'arthritisme. Nous ne ferons que les énumérer.

1° État de santé des parents (leur âge, leur degré de force et la nature de leur constitution, au moment de la fécondation, durant la grossesse et l'allaitement).

2° État de la santé antérieure (infections, intoxications).

3° Le mode d'alimentation (alimentation excitante).

4° Le mode d'éducation.

5° La position sociale (vie trop douce, vie trop dure).

6° Les passions et affections morales.

Résumé. — Arthritisme, neurasthénie, névroses héréditaires, et autres conditions déterminantes, nous ont montré comment on devait concevoir le mode suivant lequel un prédisposé à la névrose acquiert sa précocité, sa violence et sa complexité d'instincts, d'où dérivent à leur tour l'insuffisance puis l'affaiblissement de la volonté.

Conditions qui obligent le caractère du prédisposé à l'hystérie à demeurer ce qu'il était dans l'enfance. — Voyons maintenant quelles sont les causes qui obligent le caractère du prédisposé à l'hystérie à demeurer ce qu'il était dans l'enfance.

C'est là une question fort obscure.

Le fait se passe certainement à la puberté. A cette époque, nous avons dit, la *plupart* des enfants mâles acquièrent tous les attributs de la virilité : le cercle de leurs instincts se rétrécit, leurs passions deviennent plus vigoureuses et plus tenaces, tandis que leurs membres prennent de la taille et de la force. — Quant aux femmes,

presque toutes conservent leur caractère d'enfant auquel elles adjoignent de nouveaux instincts.

Première hypothèse. — La première hypothèse qui vient à l'esprit est que sans doute chez la plupart des adolescents mâles, les testicules secrètent une substance chimique (egesta), qui déversée dans le courant circulatoire devient capable d'influencer leur constitution intellectuelle. Cette substance, chez le prédisposé à l'hystérie pourrait agir avec moins d'intensité. — Mais, puisqu'il est des femmes, qui, passée l'époque de leur puberté, ne conservent pas leur caractère d'enfant, et deviennent même extrêmement viriles (*sensu stricto*), force est bien d'admettre tout à la fois que glandes sexuelles mâles et femelles, malgré la diversité de leur structure et de leurs autres effets sur le développement de l'organisme (1), peuvent en certaines circonstances plus rares en effet chez la femme, déverser dans le sang des substances chimiques analogues.

Seconde hypothèse. — Peut-être au contraire, laissant résolument là la théorie des egesta, doit-on rechercher dans les modes d'éducation très divers imposés aux femmes et aux hommes l'origine de la manière d'être intellectuelle, qui permettra aux unes de tomber très fréquemment dans l'hystérie et aux autres plus difficilement. — On pourrait même ajouter que c'est là un exemple frap-

(1) Ainsi chez la femme il est probable que ce sont les egesta de l'ovaire qui déterminent le développement du bassin, des seins, etc. ; — chez l'homme les egesta des testicules qui font croître sa barbe, donnent aux traits de son visage un cachet de rudesse, etc.

pant de l'influence du moral sur le physique ; les prédisposés à l'hystérie (hommes ou femmes) ayant souvent en effet des constitutions physiques et morales très concordantes.

Cette hypothèse ne nous prive pas d'ailleurs des apparences qui militent en faveur de l'hypothèse première. Car toute constitution physique, bien qu'ayant été déterminée en principe par la manière d'être morale dérivée par exemple de l'éducation, demeure libre à son tour de réagir sur cette manière d'être. Si le moral produit des tissus plus mous, des organes plus faibles, ceux-ci, par une juste réciprocité, pourront attribuer au moral un peu moins de fermeté... cercle vicieux, où s'engendrent peu à peu les effets énormes qu'il est si souvent aisé de constater dans le physique et le moral des prédisposés à l'hystérie.

V

Conclusion — La tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie consiste donc en une *impuissance de la volonté* survenue chez des individus, dont la *constitution intellectuelle ne se modifie plus à partir de l'enfance*. — Nous avons attribué le développement de cette infirmité, pour une part à l'*excitation exagérée*, pour l'autre part à l'*excitation particulière* que peut subir un encéphale d'enfant au cours de son ontogénèse.

CHAPITRE III

L'état nerveux de l'hystérique n'est pas identique à l'état nerveux du prédisposé à l'hystérie. — L'état nerveux du prédisposé à l'hystérie, tel que nous venons de le définir n'est pas tout à fait identique à l'état nerveux qui constitue cette affection chez les individus hystériques arrivés à la période d'état de leur maladie. Il ne viendra, en effet, à l'esprit de personne d'imaginer que le prédisposé à l'hystérie est un malade, alors que les fonctions de son corps, bien qu'un peu anormales, ne le sont jamais à ce point qu'elles l'obligent au repos et le rendent inapte au rôle qu'il remplit dans la société.

Nous allons, dans ce chapitre, étudier l'état nerveux de l'hystérique — Comment le prédisposé à l'hystérie va-t-il devenir un malade ; comment son système nerveux va-t-il de la simple tare qu'il réalise pouvoir évoluer vers l'affection confirmée qu'il doit réaliser ? Telle est la question que nous allons maintenant étudier.

C'est évidemment là un problème de haute importance et dont la solution seule saura — si réellement tout est

plausible dans ce que nous avons avancé relativement à la tare sous-jacente à l'hystérie, — nous donner une interprétation satisfaisante des principaux symptômes de cette affection.

Les formes d'hystérie que nous n'étudierons pas. — Mais peut-être est-il bon, avant d'aborder ce sujet, d'écarter systématiquement de notre étude certaines formes d'hystérie. Je veux parler de ces formes, toujours très distinctement provoquées par des causes étrangères à l'organisme, (telles que excès alcooliques, circonstances morales exceptionnelles, traumatismes répétés, infections diverses...), que nous avons déjà, au chapitre premier, nettement distinguées de celles, sans doute beaucoup plus rares, mais auxquelles convient seule la dénomination de formes spontanées d'hystérie. Il ne sera question ici que de ces dernières.

Ces formes d'hystérie, à l'inverse de celles que nous écartons de notre étude, semblent constamment se développer en l'absence de tous agents provocateurs ; tout se passant, dans ces circonstances, comme si l'organisme comportait lui-même dans son évolution ontogénétique, les divers symptômes de la maladie hystérique.

Avantages que nous trouvons à n'étudier ici que les formes spontanées d'hystérie. — A écarter systématiquement de notre étude les formes, où la prédisposition n'accède à la maladie qu'avec l'aide des agents provocateurs, nous trouvons un double avantage. D'abord notre exposé se simplifie de tous les cas particuliers d'hystérie

que l'on peut considérer comme provoqués par l'alcoolisme (hystérie alcoolique), le saturnisme (hystérie saturnique), le mercurialisme, etc, ou les diverses maladies infectieuses. Et, en second lieu, les formes qui nous restent à étudier sont ainsi constituées qu'elles doivent *à priori* trouver une facile interprétation dans l'étude qui va suivre. Car, il est sans doute bien naturel de penser — notre intention, dans ce chapitre, étant d'étudier le mode suivant lequel la tare nerveuse, telle que nous l'avons définie, peut se transformer en hystérie confirmée — que le prédisposé à l'hystérie saura accéder d'une manière d'autant plus simple à l'affection, que dans le développement de cette affection, l'étiologie c'est-à-dire l'ensemble des causes morbifiques extérieures à l'organisme jouera un rôle moins considérable.

A quel moment la tare hystérique se transforme en maladie confirmée. — Avant d'aborder l'étude de la transformation de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie en l'affection hystérique, il convient encore de nous poser une dernière question : où finit la tare hystérique, et où commence la maladie confirmée ?

Déterminer cette limite ne peut être qu'affaire de convention. Aussi croyons-nous pouvoir admettre que la maladie hystérique entre en scène, avec son cortège de symptômes, le jour seulement où l'écorce cérébrale jusque-là atteinte d'impuissance, de surmenage, s'épuise et *s'affaiblit* enfin réellement, sous la poussée combinée des émotions (1). Impuissance et affaiblissement de la

(1) Dans les formes d'hystérie que nous avons rejetées de notre

volonté sont, en effet, chez le prédisposé à l'hystérie des états qui se suivent et dont l'un n'est jamais que la conséquence indirecte de l'autre. Dans une première période, l'écorce cérébrale du prédisposé à l'hystérie ne sachant pas évoluer avec assez de rapidité pour continuer à dominer les instincts d'une manière à peu près constante, se laisse bientôt et de toutes parts déborder par eux. Ce phénomène nous l'appelons *impuissance*, expression qui ne préjuge en rien de la quantité d'énergie que l'écorce cérébrale demeure capable d'émettre même après cet accident. Nous entendons, au contraire, par affaiblissement de l'écorce cérébrale le fait que cet organe, après avoir rempli tant bien que mal ses fonctions, devient incapable à un moment donné d'émettre pour ces mêmes fonctions la même quantité d'énergie. La somme d'énergie dont elle était jusque-là demeurée capable, s'amoindrit, tandis que la volonté en tant que faculté prise à part et considérée en elle-même, voit ses forces décliner et *s'affaiblir réellement*.

Un homme, ayant d'ailleurs tous les attributs de la tare hystérique et sujet aux émotions que comporte cette tare, ne serait donc jamais qu'un prédisposé à l'hystérie, si son écorce cérébrale résistait toujours avec succès à la fatigue que lui imposent ces dernières et ne s'épuisait pas. Son écorce et sa volonté faiblissent-elles : l'hystérie se confirme.

étude, il peut arriver que cet affaiblissement soit provoqué d'une manière immédiate par les intoxications ou les infections.

II

1° Divers symptômes propres à la maladie confirmée doivent être immédiatement attribués à cet affaiblissement de l'écorce cérébrale. — 2° D'autres sont la conséquence directe de l'affaiblissement des centres instinctifs, qui, chez quelques adultes atteints d'hystérie, ne tarde guère à suivre l'affaiblissement de la volonté. — 3° D'autres enfin sont, à la fois, la conséquence de l'un de ces deux affaiblissements et de la constitution intellectuelle particulière, que, chez le prédisposé à l'hystérie, nous avons déjà résumée en deux mots : caractère enfantin.

Mais avant d'étudier un à un chacun de ces symptômes, il ne sera sans doute pas inutile d'exposer ici très brièvement et très superficiellement ce que nous entendons par ces mots : *conscience*, *personnalité*, *attention*, termes dont nous allons au cours des idées qui suivent, avoir fréquemment à nous servir.

Ce que nous entendons par conscience. — On entend par *conscience* la propriété que présente notre écorce cérébrale — de rapporter immédiatement certains phénomènes qui l'impressionnent ou dont elle se souvient à un certain nombre d'autres impressions et souvenirs qui

constituent ce que l'on appelle la *personnalité*, — et, de se ressouvenir de tous ces phénomènes. Prendre conscience d'une couleur rouge, — c'est être subjectivement d'abord cette couleur et presque au même instant une personnalité, un moi bien défini par les passions et les pensées qui agitent notre esprit, — puis, c'est se ressouvenir d'avoir été tout à la fois cette couleur rouge et cette personnalité, souvenir qu'à nouveau l'on rapporte à la personnalité.

On ne peut donc prendre conscience d'un phénomène qu'en percevant et rapportant d'abord ce phénomène à sa personnalité, et qu'en se ressouvenant ensuite d'avoir perçu et rapporté ce phénomène à sa personnalité : ce qui suppose du phénomène devenu conscient qu'il avait qualité pour s'inscrire dans le souvenir, c'est-à-dire qu'il se présentait avec une *certaine intensité*, et *durait* au moins le *temps suffisant* à son inscription dans la mémoire.

Ce que nous entendons par personnalité. — La personnalité pourrait être définie un ensemble de phénomènes psychologiques, toujours en permanence fonctionnelle, vers qui toute impression, tout souvenir de notre écorce cérébrale doit savoir converger pour devenir conscient.

Pratiquement la personnalité est, en effet, toujours réductible aux sensations musculaires et cénesthésiques particulières et très permanentes, que M. Ribot comprend sous la dénomination de « sens du corps » (1). Chacun

(1) De là vient, que des aliénés, pour avoir presque totalement perdu la sensibilité de leur corps, s'imaginent, (avec une légère

de nous imagine aisément l'ensemble de phénomènes que cette expression désigne. Mais, au « sens du corps » et prenant place parmi les éléments constitutifs de notre personnalité, il faut adjoindre des phénomènes moins indispensables à l'existence de cette personnalité ; je veux parler des passions qui nous agitent de façon si intermittente et si variable.

La personnalité pour conditionner la conscience, doit, disions-nous à l'instant, pouvoir sans cesse se ressouvenir d'elle-même, fait que nous ne pouvons admettre sans lui supposer des formes nombreuses et successives dans le temps. La personnalité varie donc ; mais jamais, dans ce qui en constitue le fond elle ne se modifie, si ce n'est par gradations insensibles et ménagées qui s'échelonnent depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse (1). De là vient, sans doute, que chacun de nous s'imagine posséder tout à la fois un moi très varié, très divers, très changeant, et cependant toujours semblable à lui-même.

Le « sens du corps » constitue donc le fond de la personnalité ; et, c'est à lui seul qu'on doit évidemment attribuer la notion que nous avons de l'unité de notre moi. Que nous soyons variés, divers et changeants, nous ne le pouvons d'autre part imputer qu'aux passions qui entrent,

contradiction, mais qui traduit leur état d'âme d'une manière si pittoresque), n'exister plus qu'en souvenirs, et se croient morts depuis de longues années.

(1) Au cas où des variations par trop brusques intéresseraient la personnalité, celle-ci pourrait perdre en totalité ou en partie la faculté de se ressouvenir de ses états antérieurs. Il se produirait ainsi des discontinuités de personnalité.

venons-nous de dire, d'une manière si facultative dans la constitution de notre personnalité. — Or, les passions sont des phénomènes capables d'actes volontaires et susceptibles de combiner les muscles et les viscères suivant des modes bien définis, identiques à ceux par lesquels nos émotions s'expriment. Par là notre personnalité sait donc provoquer ces émotions et remplir vis-à-vis d'elles le rôle de notre volonté (1). Nos émotions sont toujours étroitement subordonnées à notre personnalité.

Ce que nous entendons par attention. — L'attention est l'acte par lequel nous rendons exclusifs et prédominants dans notre esprit tels ou tels phénomènes. Cet acte est donc toujours un acte de quelque durée. Il consiste à donner à nos sens l'orientation qui convient, et l'accommodation la plus favorable à la réception des impressions venues des objets extérieurs. C'est dire que grâce à lui se trouvent assurées la fixité des perceptions et l'importance qui leur permettra (2) de se mettre en relation avec la personnalité jusqu'à devenir conscientes.

C'est aussi grâce à l'attention que nous acquérons le pouvoir de scruter, au dedans de nous-même, le champ si vaste et si fertile de nos souvenirs, et d'y distinguer telle ou telle catégorie de phénomènes parmi les innombrables qui peuplent notre écorce cérébrale. Il semble, dans ce dernier cas, que nous puissions en quelque sorte retourner au dedans de nous-même les sens qu'il nous

(1) Voir page 40.

(2) Voir page 76.

était, dans l'autre, toujours possible d'orienter et d'accommoder aux objets extérieurs.

On appelle *champ d'action* de l'attention l'ensemble des perceptions et des souvenirs qu'à un moment donné, cette faculté peut permettre à notre personnalité de concevoir.

Sans émotion, pas d'attention : on ne porte son attention que sur des objets, (perceptions ou souvenirs,) qui intéressent. Bien plus l'acte d'attention participe de toutes les qualités des actes émotionnels qui l'accompagnent intense ou léger suivant qu'ils sont eux-mêmes violents ou faibles. — Enfin, le « champ d'action » de l'attention se retrécit, et c'est là un fait bien physiologique, au fur et à mesure que les émotions concomitantes se font plus violentes. Un individu très ému immobilise ses sens dans des situations qui ne lui permettent la perception que d'un petit nombre d'objets, tandis que son esprit ne se meut plus guère que dans un cercle très étroit de pensées.

Avant d'en finir avec toutes ces définitions, remarquons enfin, qu'ainsi que nos émotions, notre attention est aux ordres de notre personnalité; ce qui permet à cette dernière de jouer vis-à-vis de nos perceptions et de nos souvenirs un rôle double et vraiment remarquable : elle leur concède d'abord la conscience⁽¹⁾ et détermine ensuite elle-même ceux d'entre eux qu'il convient de rendre conscients.

La personnalité a donc ainsi un champ d'action qui n'est autre que le champ d'action de l'attention et hors

(1) Voir p. 76.

duquel peu de souvenirs et d'impressions extérieures sauraient devenir conscients. On peut encore donner à ce champ d'action de la personnalité une dénomination plus classique et l'appeler *champ de la conscience*.

III

Parmi les symptômes hystériques dont nous devons ici essayer l'interprétation, il en est avons nous dit, un certain nombre qui résultent de l'affaiblissement de l'écorce cérébrale et de l'épuisement des centres instinctifs.

Quels sont ces symptômes ?

1^o Symptômes hystériques résultant de l'affaiblissement de l'écorce cérébrale. — L'affaiblissement de l'écorce cérébrale ne peut se manifester que de deux manières : L'écorce cérébrale se fatigue plus vite ; Elle dispose de moins d'énergie. D'où deux catégories de symptômes... Cesont ces phénomènes que l'on comprend ordinairement sous le terme « *d'irritabilité nerveuse* ».

Irritabilité nerveuse. — Un *irritable* n'est plus seulement un nerveux tel que le comporte la tare nerveuse

sous-jacente à l'hystérie ; ce n'est plus seulement un individu à émotions violentes et presque irrésistibles ; mais encore un malade, dont l'écorce cérébrale semble s'épuiser, avec la plus grande facilité, aux moindres fatigues amenées par le fonctionnement... Le prédisposé à l'hystérie pourra ressentir des émotions vives, mais, n'étant par encore un « affaibli de la volonté », n'éprouvera jamais, ainsi que fait l'hystérique à la période d'état de son affection, l'épuisement extrême où tombe régulièrement ce dernier. — De plus, l'écorce cérébrale des hystériques ne sait pas résister aux intoxications et aux infections, comme le devrait faire une écorce de santé normale : c'est en effet, un fait bien connu, que de très faibles doses d'alcool suffisent à provoquer l'ivresse des hystériques.

Mais, « l'irritabilité » de l'hystérique ne se définit pas seulement par cette propriété de l'écorce cérébrale à s'épuiser facilement et à n'opposer aux agents intoxicants qu'une résistance faible. L'hystérique est, en outre, un individu chez lequel les émotions, les réflexes, et les diverses réactions nerveuses sont singulièrement exagérées.

Nous avons défini ailleurs (1) les émotions.

Les réflexes sont des phénomènes trop connus pour que nous jugions nécessaire d'en donner ici une définition.

Sous le terme de réactions nerveuses, nous entendons désigner des phénomènes plus ou moins normaux, quoique très mal connus, en vertu desquelles, pour certaines

(1) Voir page 38.

impressions ou certaines lésions, certains systèmes musculaires (système musculaire lisse vasomoteur, masses musculaires striées), tendent invariablement à entrer en contraction ; ces contractions : plaisirs, douleurs, contractures, se proportionnant d'ailleurs aux causes qui les provoquent, et durant autant qu'elles.

Les phénomènes par lesquels nous définissons la tare nerveuse hystérique, deviennent donc, chez le prédisposé à l'hystérie, encore bien plus apparents, du jour où se réalise l'affaiblissement de sa volonté.

L'hystérique exagère les phénomènes que nous avons déjà, chez le prédisposé à cette affection, rapportés à l'impuissance de la volonté, c'est-à-dire attribués à l'amoindrissement du rapport qui subordonne normalement les instincts à l'écorce cérébrale. Ainsi, quand au simple contact du doigt, certains hystériques éprouvent en certaines régions de leur corps des sensations fort intenses de douleur (zones hyperesthésiques), une grande part dans ces phénomènes peut évidemment et tout naturellement s'expliquer par l'hypothèse d'un épuisement cortical : d'où résulterait l'exagération des réactions nerveuses, qui constituent le phénomène de douleur. On peut hardiment interpréter de la même manière l'exagération des réflexes et l'aptitude à éprouver des émotions violentes et irrésistibles, souvent si remarquables chez l'hystérique ; tous phénomènes, que nous avons déjà rencontrés, mais à un bien moindre degré, dans la prédisposition à l'hystérie. Ces faits se présentent d'ailleurs, et surtout quand le malade s'est, peu auparavant, livré à quelques travaux qui ont épuisé son écorce cérébrale

sans affaiblir ses autres centres, comme lorsqu'il vient, par exemple, de se livrer à quelques occupations intellectuelles pénibles.

2^o Symptômes hystériques que l'on peut attribuer à l'affaiblissement des centres émotionnels. — Etudions maintenant les symptômes qui, chez l'hystérique, semblent immédiatement dériver de l'affaiblissement des centres instinctifs.

Légèreté et indifférence hystériques. — Il arrive en effet, parfois chez les adultes, lorsque l'affection hystérique bat son plein et que tout en favorise le développement, qu'à l'affaiblissement de volonté, ne tarde guère à succéder un affaiblissement général des autres centres nerveux. Alors l'inconstance et la légèreté dont se trouvait déjà empreint le caractère du prédisposé à l'hystérie, s'exagèrent encore comme si les centres instinctifs, déjà si peu aptes à supporter longtemps les fatigues qui nécessairement accompagnent toujours une émotion vigoureuse, le devenaient de moins en moins.

Comment en serait-il autrement ? Du jour où l'hystérique devient un irritable, c'est-à-dire un individu dont la volonté s'épuise de plus en plus, au fur et à mesure que s'exagère le fonctionnement de ses centres nerveux inférieurs, peut-il échapper longtemps au surmenage de ses passions ? Bientôt, en effet, la moindre émotion doit devenir capable de le jeter dans un état de dépression extrême, épuisement intermittent, auquel se substitue, à

courte échéance, une sorte d'épuisement chronique, assez analogue à celui que nous avons déjà rencontré dans l'écorce cérébrale. De là des conséquences graves dont la plus remarquable est l'abolition souvent absolue de la faculté que l'hystérique avait encore, peu auparavant, d'éprouver des actes émotionnels. Si l'on veut bien se ressouvenir des idées que nous avons soutenues relativement à la nature des passions, un tel phénomène ne saurait nous étonner. « Physiologiquement on ne pourrait, « disions-nous (1), distinguer les fonctions de l'écorce « cérébrale d'avec celles des centres instinctifs, si ces derniers n'étaient constamment susceptibles de plus de « durée que les premières. » Quelle perturbation l'épuisement nerveux va-t-il apporter aux fonctions des centres instinctifs, si ce n'est d'abord et précisément la perte de cette résistance spécifique à la fatigue, qui nous permettait objectivement de les distinguer des fonctions de l'écorce cérébrale? Les passions cessent donc, (en apparence du moins), d'exister, et de remplir dans l'intelligence le rôle pour lequel elles sont faites : l'hystérique n'est plus capable d'agir et de penser avec suite ; son attention ne se fixe plus : il ne voit plus rien et oublie tout.

M. Janet, au sujet des hystériques qu'il a pu examiner dans les asiles, c'est-à-dire au sujet des hystériques dont l'état mental peut passer pour grave, écrit que ces malades « ont en réalité moins d'émotions qu'on ne le croit généralement » (2); et, il cite des femmes qui n'ont plus

(1) P. 39.

(2) *Stigmata mentaux* p. 215.

ni l'instinct de la parure, ni celui de la propriété, et, ne se laissent plus qu'exceptionnellement entraîner aux émotions qu'elles pouvaient éprouver autrefois. Une observation est très curieuse à cet égard. Il s'agit d'une femme qui aimait autrefois son mari, dont elle se montrait fort jalouse, et adorait ses deux enfants : « Depuis quelle est « malade, dit M. Janet, elle a peu à peu abandonné ses « deux enfants qui ont été élevés par ses sœurs et elle a » fini par quitter son mari. Depuis trois mois, au lieu de « sa vie heureuse de jadis, elle traîne à Paris l'existence « la plus misérable. Pas une fois elle ne s'est préoccupée « de son mari ou de ses enfants ; elle a appris indirecte- « ment la mort de son mari : « c'est drôle, dit-elle, cela « ne m'a rien fait du tout »... « De temps en temps cette « femme sort momentanément de son état de faiblesse. « Grâce au repos, à l'alimentation, à la suite de sommeils « prolongés, elle perd ses stigmates, retrouve la sensi- « bilité tactile et musculaire, les souvenirs, etc. On assiste « alors à un singulier spectacle. Voici cette pauvre femme « au désespoir, réclamant son mari, ses enfants, sa mai- « son. Personne ne peut la renseigner ; alors elle pleure, « refuse de manger, parle de suicide. On la croirait bien « plus malade, alors que précisément elle commence à « aller mieux (1). »

On doit évidemment attribuer au même affaiblissement des centres instinctifs l'état de certains hystériques qui ne s'intéressent plus à rien, sont absolument incapables d'attention et demeurent, de longues années durant, sans avoir rien vu, ni rien appris. (Amnésies continues). On

(1) *Stigmates mentaux* p. 216.

croit, en voyant Marcelle, dit encore M. Janet, que l'on a affaire « à une personne intelligente ; elle cause en général facilement, quand elle n'est pas trop intimidée ; montre qu'elle a reçu quelque instruction ». « Mais essayons de mesurer son intelligence avec un critérium dont on se sert souvent. Cherchons ce qu'elle a appris, ce qu'elle a compris des choses qui se passent autour d'elle. Interrogeons-la en particulier sur son séjour à l'hôpital. Eh bien, Marcelle nous étonne par son ignorance ; elle est dans le service depuis un an, et elle n'a rien vu, rien compris ; elle connaît à peine les infirmières qui la soignent et ne s'est pas aperçue de leur hiérarchie ; elle n'a remarqué aucun malade et n'a pas plus appris depuis qu'elle est dans le service, que n'aurait pu faire une idiote. En un mot, elle semble présenter les résultats d'une intelligence passée et non d'une intelligence actuelle (1). »

IV

3^e Autres symptômes hystériques. — Les symptômes cliniques qui nous restent encore à étudier peuvent être énumérés et catalogués ainsi qu'il suit ;

(1) *Stigmata mentaux* p. 92.

A) Anesthésies, amnésies, aboulies.

B) Idées fixes, contractures.

C) Attaques de nerfs.

A. — Wundt relativement aux anesthésies hystériques, relativement du moins à celles que l'on peut provoquer sur des hystériques en hypnotisme, professe que les sujets anesthésiés ne le sont jamais au vrai sens du mot. Il dit en propres termes, à propos d'une hystérique qui ne voit plus certain objet, que « des hallucinations positives remplacent dans son champ visuel la place des objets non vus (1). » Les sensations, qui provoquent une perception chez un individu normal, arriveraient ainsi toujours jusqu'à la conscience de l'hystérique. Mais celui-ci en cas d'anesthésie hystérique n'interpréterait plus ces sensations comme il devrait le faire (2), et leur attribuerait de fausses qualités. Sans doute même à l'extrême leur pourrait-il accorder la notion du néant; notion, ai-je besoin de le démontrer, qui ne saurait en aucune façon équivaloir au manque complet de perception.

D'un autre côté, M. Janet reprenant une pensée de Lasègue, pense que les anesthésies hystériques s'établissent toujours à la faveur d'une sorte de distraction : « Je crois, dit-il, que l'on a une première approximation de la vérité dans cette formule : l'anesthésie

(1) *Hypnotisme et suggestion*. p. 30.

(2) On sait que la perception peut se définir suivant M. Binet : « un processus par lequel l'esprit complète une impression des sens par une escorte d'images » ; ce qui la différencie nettement de la sensation, qui elle ne résulte jamais que d'une simple impression des sens.

« des hystériques est une distraction (1). » Au reste, Lasègue comparait volontiers les hystériques à des individus distraits par quelque forte préoccupation et qui, dans cet état d'esprit, ne percevraient pas les sensations qu'en toute autre circonstance, ils eussent à peine tolérées.

Ces idées de Vundt et de Lasègue sont fort séduisantes... Nous en pouvons tirer bon parti. Tout en nous conformant aux idées déjà exprimées à propos des accidents hystériques et de la prédisposition à l'hystérie, ces opinions nous permettront d'arriver à une interprétation très simple de l'anesthésie hystérique et de quelques symptômes, qui de près ou de loin sont analogues ou réductibles à cette anesthésie.

Nous étudierons d'abord les anesthésies, les amnésies, les paralysies et les aboulies hystériques.

Anesthésies hystériques. — Les hystériques, c'est une chose entendue, sont des malades naturellement crédules, et, en raison des émotions irrésistibles et parfois de si courte durée qui les agitent, des esprits extrêmement enclins à la distraction. N'avons-nous pas dit, en effet, que les émotions violentes entraînaient toujours, même à l'état sain, des retrécissements extrêmes du champ de l'attention (2); et, que les émotions trop inconstantes équivalaient ou à peu près au manque absolue d'émotions (3), c'est-à-dire au défaut d'attention?

(1) *Stigmata mentaux*, p. 37.

(2) Voir page 79.

(3) Voir page 84.

Qui n'a remarqué sur soi-même, dans les instants où la pensée s'abandonne à d'autres objets, combien pêle-mêle et grossièrement s'agrègent pour constituer des perceptions inexactes tous les phénomènes sur lesquels ne porte pas au même instant notre attention ? A qui n'est-il jamais arrivé de plonger, par exemple, au lieu de son porte-plume son crayon dans l'encrier, ou de placer au moment du repas au lieu de l'amande la coque de l'amande dans sa bouche ? Les hystériques seraient, plus que d'autres, sujets à ces erreurs de perception.

Bien plus, alors qu'il est aisé à des individus normaux, sitôt une semblable erreur entrée dans leur champ de conscience, de la nier ou de la corriger ainsi qu'il convient, — l'hystérique lui, en raison même du peu de sens critique que comporte sa constitution intellectuelle particulière (1), (crédulité enfantine), ne le peut savoir faire qu'avec moins de facilité. Et, à l'extrême, sans doute, est-il possible de concevoir qu'une erreur de perception, une fois entrée dans son champ de conscience, ne soit plus ni niée, ni corrigée par l'hystérique qui en aura été victime.

L'observation démontre que les anesthésies hystériques s'établissent surtout parmi les éléments de sensibilité dont l'utilité pour l'individu est de moindre importance, c'est-à-dire précisément parmi ceux dont l'esprit se distrait et se désintéresse le plus aisément et où l'erreur s'établit avec le plus de facilité. Les hystériques se trompent d'abord plus aisément relativement aux per-

(1) Voir page 59.

ceptions de leur sensibilité cutanée que relativement à toute autre perception.

Ce qui n'était d'abord qu'un accident ne tarde guère à devenir une habitude et l'erreur à s'établir d'une manière en quelque sorte chronique (1). Ajoutez à cela qu'au fur et à mesure que l'affection hystérique se confirme, les émotions deviennent de plus en plus irrésistibles et étroites (2), et l'attention de plus en plus inconstante et légère, c'est-à-dire de moins en moins capable, s'il lui arrivait par hasard de se porter vers les perceptions qui encombrant déjà la conscience de les démêler et d'en avoir raison.

Les perceptions fausses que la distraction permet à l'hystérique sont, avons-nous dit, grossières c'est-à-dire composées de beaucoup moins d'éléments que ne le comporteraient à leur place les perceptions vraies et normales. Ainsi la personnalité d'un hystérique accepte-t-elle graduellement de ne se mettre plus en relation avec une multitude de phénomènes. Ce sont ces phénomènes peu à peu mis hors de la portée de la conscience, que

(1) Pour nous rendre compte de la possibilité de cette habitude, il suffit de réfléchir à la difficulté que nous éprouvons, même à l'état sain, lorsqu'après avoir déjà cherché plusieurs fois un souvenir dans une « fausse direction », nous voulons un jour ou l'autre retrouver ce souvenir. Il semble alors que notre esprit tende de plus en plus à s'égarer dans les « fausses directions » où il s'est déjà plusieurs fois fourvoyé. Ainsi fait l'hystérique en présence de perceptions fausses que son esprit accepte d'autant mieux qu'elles se renouvellent plus souvent.

(2) Voir p. 81.

M. Janet appelle les phénomènes du subconscient (1).

Des anesthésies, que nous venons d'étudier et qui naissent spontanément au cours des distractions si fréquentes chez les hystériques, il faut rapprocher les anesthésies qu'on peut aisément imposer à leur crédulité par suggestion ou qu'ils se peuvent imposer à eux-mêmes par auto-suggestion. L'interprétation de ces anesthésies ne saurait différer des autres qu'en ce qu'elles sont l'effet d'une volonté étrangère (suggestion), ou d'émotion appartenant au sujet lui-même. Les hystériques sont précisément de ces gens par trop confiants, et qui pour ce qu'ils désirent parfois trop ardemment certaines choses y croient et en demeurent inébranlablement convaincus.

Amnésies hystérique. — L'interprétation des amnésies hystériques ne saurait nous arrêter longtemps.

Si se souvenir c'est « percevoir au-dedans de soi par une sorte de retournement de l'attention » (2). — Tout ce qui est vrai relativement aux anesthésies ne saurait ne pas l'être relativement aux amnésies. De même qu'il se fondait des anesthésies de diverses sortes, il se fondera dans l'esprit de l'hystérique des amnésies spontanées ou de distraction, des amnésies de suggestion et des amnésies d'auto-suggestion. Il est donc inutile de m'étendre

(1) Qu'est-ce que le subconscient ? Faut-il attribuer aux phénomènes qui le composent la propriété de fonctionner et de constituer au-dehors de la conscience normale une autre conscience ? Une telle hypothèse est suivant Windt une hypothèse bien mystique.

(2) Voir page 78.

davantage sur un sujet où nous pouvons d'ores et déjà affirmer, que de même qu'il n'existe pas de vraies anesthésies, mais seulement des erreurs de perception, de même, par analogie, il ne doit pas exister de vraies amnésies, mais seulement des erreurs de souvenirs.

Ainsi se retrécirait et de tous côtés, (côté de la perception extérieure, côté des souvenirs), le champ des investigations de la personnalité hystérique.

Que cette personnalité perde, enfin, jusqu'à la faculté de percevoir quelques-uns des souvenirs qui lui relatent (1) ses états antérieurs : en quoi cela pourrait-il nous sembler inadmissible ? Ainsi pourrait s'interpréter, sans difficulté aucune, les cas où des personnalités hystériques perdent totalement conscience d'elle-même durant une période plus ou moins longue, ou plutôt, ce qui revient au même, ne se souviennent plus, une fois hors de ces périodes, d'en avoir jamais eu conscience (2).

Paralysies hystériques. — « Les mouvements, dit M. Janet, ne sont que la manifestation extérieure de cer-

(1) Voir page 77.

(2) Il arrive souvent, lorsqu'on modifie profondément, et d'une manière expérimentale (hypnotisme), la sensibilité générale d'un hystérique ainsi privé d'une partie de ses sensations et de ses souvenirs, qu'on lui fasse réaliser un « nouveau moi », (V. page 76 et 77,) lequel — ne se trouvant plus, vis-à-vis des sensations et souvenirs mis hors de la portée de la personnalité précédente, en même situation que cette dernière, — les perçoit et se les remémore avec la plus grande facilité. Alors, suivant l'étendue et le nombre des phénomènes de son subconscient, l'hystérique revêt tout à coup une manière d'être toute nouvelle, pense et agit tout autrement qu'il le savait faire à l'état ordinaire de son moi.

« taines images. Ces images de nature variable suivant « les individus, sont appelées images motrices et leur « perte qui n'est en somme qu'une amnésie véritable se « manifeste extérieurement par une sorte de paraly- « sie » (1). Suivant cet auteur le phénomène de la paraly- sie chez l'hystérique, lorsqu'il apparaît avec la significa- tion d'un symptôme de cette affection, peut donc toujours être ramené, à un phénomène d'amnésie. L'on est para- lytique par distraction, par suggestion, par auto-sugges- tion, ainsi que l'on était anesthésique ou amnésique.

Aboulies hystériques. — Il n'est pas jusqu'au phénomè- ne de l'aboulie hystérique qui ne puisse accepter la même interprétation. Il semble en effet que l'aboulie hysté- rique ne soit autre qu'une amnésie très systématisée.

Par aboulie hystérique, on entend, d'ailleurs, non plus cette impuissance générale de la volonté que l'on rencon- tre dès le début de l'affection hystérique, et que nous avons déjà étudiée, — mais bien une incapacité toute spéciale et en quelque sorte toute localisée à certaines portions de cette faculté. Le malade cesse tout à coup de pouvoir accomplir certains actes qu'il savait parfois et parfaitement exécuter l'instant d'auparavant ; ces actes étant de ceux que l'éducation et le milieu nous appren- nent à coordonner en vue souvent d'accomplir différents travaux, à l'exécution desquels nos émotions doivent tou- jours, du moins en apparence, demeurer étrangères.

(1) Stigmates mentaux p. 35.

« Rendre attrayant par artifice ce qui ne l'est pas par nature, donner un intérêt artificiel aux choses qui n'ont pas un intérêt naturel » (1), telle est la faculté qui, en disparaissant totalement ou en partie, constitue chez l'hystérique l'aboulie hystérique. Le malade s'imagine, en effet, quand il prend lui-même conscience des raisons de son aboulie, qu'il est aboulique uniquement parce qu'il ne « sait plus vouloir ». Les hystériques « ne veulent pas, ne savent pas vouloir ».

Essayer d'interpréter l'aboulie hystérique c'est donc chercher une réponse à cette question : pourquoi l'hystérique ne *sait-il* plus vouloir ? Or, une hypothèse très simple ne peut, à ce sujet, manquer de nous venir naturellement à l'esprit. L'hystérique, dirons-nous, ne sait plus vouloir certains actes, probablement parce qu'il *ne se souvient plus* des « artifices » grâce auxquels naguère encore il pouvait les vouloir. L'un des attributs de ces « artifices » n'est-il pas en effet de pouvoir être oubliés de la personnalité à laquelle ils appartiennent, eux, qui par définition même, sont acquis par art, par expérience, c'est à dire dont les éléments constituants ne sauraient se conserver que dans la mémoire ?

Les aboulies hystériques peuvent donc au même titre que les paralysies de ce nom passer pour des formes d'amnésie.

(1) Ribot. Psychologie de l'attention. p. 49.

V

B. — L'amnésien nous permettra encore d'interpréter quelques autres symptômes hystériques, tels que les idées fixes et les contractures. Mais, ici, l'amnésie n'est point le phénomène principal, et ne fait guère que compléter un tableau de phénomènes, dont on doit d'autre part rapporter la majeure partie à « l'irritabilité hystérique ».

Idées fixes hystériques. — Nous rangeons les idées fixes qui hantent l'esprit des hystériques en deux catégories : celles qui ne sont attribuables qu'à l'irrésistibilité de leurs émotions, et celles dont la nature se complique de phénomène d'amnésie.

a. Idées fixes à mobiles conscients. — Dans le premier cas, l'impuissance de la volonté laisse le champ large ouvert aux émotions, qui, dans l'esprit de l'hystérique ne tardent guère à faire naître certaines idées dont l'exécution s'impose. Nul besoin n'est ici d'interprétation nouvelle : « l'irritabilité hystérique », que nous avons définie ailleurs, explique tout. Au reste, en pareille circonstance, le malade n'ignore rien des motifs pour lesquels ses

émotions le déterminent irrésistiblement à certains actes. C'est un simple passionné.

b. Idées fixes à mobiles inconscients. — Bien différents sont les cas, où des hystériques, sans raison aucune, ou du moins sans apparence, ni conscience de raison, se sentent irrésistiblement portés à des actes, qui les étonnent, parfois, autant qu'ils étonnent le médecin.

Le mode suivant lequel de telles impulsions s'établissent en maîtresses de la pensée va nous permettre, d'esquisser une interprétation plausible de ces phénomènes. Prenons un exemple.

Un enfant hystérique a rêvé d'être marin, de monter sur de beaux bateaux, et de faire de merveilleux voyages. Comment saurait-il résister à de tels désirs ? lui, un hystérique, en l'esprit de qui, les émotions l'emportent toujours sur la volonté. Or, ses désirs, son intelligence les résume dans cette formule : « Je veux être marin » — Jusque là rien d'exceptionnel ; ainsi notre intelligence ne fait-elle pas toujours ? — Mais, voici que bientôt, chez cet enfant, il arrive ceci. Un beau jour, il ne se souvient plus du pourquoi « il veut être marin ». En vain, il s'interroge lui-même ; l'image des beaux bateaux rêvés, le souvenir des merveilleux voyages qu'il désirait entreprendre ont disparu du champ de sa conscience.

« Je veux être marin », tel est tout ce que sa personnalité peut désormais concevoir et affirmer. Or, cette formule, en ce qu'elle représente encore et s'associe des émotions violentes contre lesquelles sa volonté n'a jamais

rien su entreprendre, demeure une formule irrésistible à laquelle il ne peut cesser d'obéir (1).

Sans nous arrêter plus longtemps au détail de cette analyse, il semble, dès maintenant, bien probable, — l'enfant, d'abord conscient des motifs qui le déterminent irrésistiblement à embrasser la carrière de marin, venant à en perdre le souvenir, — qu'il s'agit encore ici d'un phénomène plus ou moins analogue à ceux que nous avons déjà étudiés ; d'un phénomène d'amnésie hystérique.

D'ailleurs, quoi d'étonnant à ce que l'amnésie atteigne de préférence les souvenirs, qui dans le cas particulier, (chez cet enfant,) et, en généralisant, chez tous les hystériques, s'accompagnent d'émotions violentes ? N'est-ce pas un fait d'observation quotidienne que des personnes saines éprouvent elles-mêmes une grande difficulté à se remettre en conscience des phénomènes psychiques, qu'en d'autres temps elles ont éprouvés sous l'empire d'émotions violentes, c'est-à-dire au moment précis où s'opérait une modification profonde de leur personnalité. L'enfant qui voit en gravure de magnifiques bateaux, qui entend conter de prodigieux voyages, éprouve à cet instant de telles émotions que son moi en est en quelque

(1) Que des idées représentent et demeurent associées sans motif à des émotions violentes, n'est pas un phénomène exclusif à l'état mental de l'hystérique. L'intelligence de nombre de personnes, même très saines d'esprit, ne contient-elle pas aussi, une foule d'idées imposées par l'éducation, (idées de famille, de patrie, d'honnêteté, etc.) auxquelles elles conforment constamment leur existence et qu'elles sont pour la plupart incapables d'analyser au point d'en jamais comprendre les raisons.

sorte métamorphosé. De là, plus tard, sa tendance à localiser de moins en moins ou plutôt son aptitude à mal percevoir (1), — sous la formule, qui résume toutes les émotions qu'il a éprouvées et toutes celles qu'il voudrait éprouver, — les raisons qu'il a d'adopter cette formule, de s'en sentir ému, et irrésistiblement, de courir la mettre en actes (2).

Contractures hystériques. — Les contractures chez l'hystérique peuvent se présenter en deux circonstances : A la suite d'une lésion cutanée, musculaire ou osseuse ; ou sans cause apparente ; mais alors presque toujours sur un territoire déjà totalement anesthésié.

A. Contractures provoquées par une lésion. — Dans l'état d'irritabilité où se trouve l'hystérique, dès le début de son affection, ses instincts, ses réflexes et ses diverses réactions nerveuses sont toujours avo-

(1) Voir page 89.

(2) Nous n'avons pu étudier ici les faits de somnambulisme spontané, qu'on rencontre parfois chez les hystériques à idées fixes. Alors, sous l'influence d'une modification de sa sensibilité générale, le malade devient, pour une période plus ou moins longue, un être nouveau, hanté de la complète conscience des idées, qu'en son état habituel, il ne pouvait concevoir.

On pourrait rapprocher ces phénomènes d'un certain nombre, qu'à l'état normal, il nous arrive parfois d'éprouver. Ne pouvons-nous pas, en effet, dans le demi-sommeil, c'est-à-dire, à l'instant où notre sensibilité générale réalise des états quelque peu différents de ceux qu'elle réalise durant la veille franche, nous rémemorer une foule de souvenirs dont, en d'autres temps, nous ne saurions qu'exceptionnellement prendre conscience ?

maintes fois déjà dit, considérablement augmentés.

Or, nous rangeons parmi les réactions nerveuses (1) si exagérées chez l'hystérique une véritable faculté de contractures provoquées par des lésions de voisinage. Un exemple fera comprendre ma pensée. Chez bon nombre d'individus nullement entachés d'hystérie, certains muscles voisins des articulations ont tendance à se contracter d'une manière permanente, toutes les fois que des lésions tuberculeuses affectent ces articulations. Eh bien, ces mêmes phénomènes se présentent chez l'hystérique, mais avec plus d'ampleur. Chez eux, la moindre lésion amène, — non plus seulement lorsqu'elle est tuberculeuse et articulaire, mais même lorsqu'elle est osseuse, musculaire ou simplement cutanée, — des contractures, là où un individu sain n'eût éprouvé aucune complication de lésion... Ainsi se rattachent à « l'irritabilité nerveuse », et s'interprètent les contractures hystériques de la première catégorie.

b. Contractures non provoquées par une lésion. — Quant aux contractures qui surviennent sans cause apparente, elles ne s'établissent jamais que sur des territoires déjà totalement anesthésiés. Cette circonstance nous conduit à donner de ces contractures une interprétation très simple.

Lorsqu'à l'état normal un homme sain décide de lever par exemple l'un de ses bras en l'air, ses muscles obéissent toujours sans difficulté aux ordres émanés de

(1) Voir page 81.

sa volonté. Mais le mouvement une fois exécuté, (quoiqu'on en pense généralement), le bras doit demeurer en l'air (1), tandis que l'esprit continue à vaquer à d'autres occupations. Le membre attend ainsi, pour reprendre une autre position ou sa position première, un nouvel ordre de la volonté, qui, grâce à la douleur et à la sensation de fatigue si promptes à survenir en pareille circonstance, ne se fait pas longtemps attendre.

Voici maintenant ce qui se passe chez un hystérique totalement anesthésié de l'un de ses membres. Quand il veut mouvoir ce membre dans l'espace ou lui faire exécuter quelque travail, il ne le peut, dit-on, qu'en le suivant des yeux, ainsi que fait d'ailleurs d'une manière beaucoup plus évidente encore le tabétique, qui lui ne saurait marcher et coordonner les mouvements de ses membres inférieurs sans regarder ses pieds. C'est d'ailleurs là une ressource de notre esprit fort répandue et que nous dédaignons guère à l'occasion, lorsqu'il s'agit

(1) Ces phénomènes que l'on appelle phénomènes de catalepsie, lorsqu'ils se présentent chez des sujets en hypnotisme, existent bien réellement chez toute personne, même normale. On peut les interpréter de la manière suivante. Quand l'écorce cérébrale a décidé un mouvement, elle l'entreprend elle-même avec énergie ; ce qu'elle ne peut faire, suivant les idées que nous avons déjà adoptées (Voir p. 40) sans déterminer en d'autres centres des actes moteurs qui se subordonnent et s'identifient absolument à ceux de l'écorce cérébrale. Or, les actes ainsi provoqués, pour moins intenses qu'ils soient, ne laissent pas d'être supérieurs en un sens à ceux de l'écorce cérébrale : si les centres inférieurs ont un débit d'énergie moindre, leur fonctionnement, pour chaque acte, se prolonge en revanche bien au-delà et ne cesse que longtemps après celui de l'écorce cérébrale.

par exemple d'exécuter avec nos doigts des ouvrages délicats ou non encore appris.

Au reste, une fois accompli, chez l'hystérique anesthésié, l'acte musculaire se maintient comme chez les individus normaux jusqu'au prochain ordre de la volonté : mais, avec la différence que ce nouvel ordre n'est jamais déterminé par la douleur et la fatigue, l'hystérique ne pouvant, en aucune façon, souffrir de l'épuisement d'un membre anesthésié.

Pour tous ces motifs, — un membre anesthésié d'hystérique étant donné, et ce membre étant étendu ou fléchi dans une position quelconque, — s'il arrivait à l'hystérique de perdre tout à coup la faculté qu'il possède de guider du regard, (suprême ressource de son esprit), les mouvements de ce membre, ce membre demeurerait nécessairement dans la position, qui lui a été donnée, jusqu'à épuisement de force musculaire ; puisqu'il n'aurait précisément plus ni les moyens d'en souffrir, ni ceux de prendre une autre position dans l'espace.

Telle est sans doute l'interprétation qui convient le mieux de donner aux contractures hystériques sans lésion ?... L'hystérique savait encore, quelques instants auparavant, par l'entremise de ses sens coordonner les mouvements musculaires d'un membre totalement anesthésique, et tout à coup il perd cette dernière faculté.

Or, cette faculté est évidemment une faculté acquise, une faculté d'expérience, c'est-à-dire une propriété intellectuelle dont les éléments doivent tous se retrouver dans la mémoire. Pour un hystérique perdre la faculté de modifier la situation d'un membre anesthésique qu'il vient

de fléchir ou d'étendre, c'est donc ne perdre que quelques souvenirs.

En un sens, les contractures hystésiques sans lésion ne constituent donc elles aussi qu'une forme d'amnésie.

VI

C. — Nous avons essayé jusqu'ici, — notre point de départ ayant été la tare nerveuse hystérique telle qu'un chapitre précédent nous l'avons définie, — de donner, en nous aidant de théories exclusivement physiologiques, une interprétation à peu près plausible des symptômes que l'on rencontre communément dans l'hystérie. Mais parmi ces symptômes, il en est encore un, (et non des moindres,) dont l'explication semble avoir fortement embarrassée la plupart des auteurs.

Je veux parler de l'attaque de nerfs.

Attaques d'hystérie. — Qu'est-ce au juste qu'une attaque d'hystérie ?

Les hystériques, (j'entends ceux que n'atteint pas gravement la névrose,) savent bien et nous diraient volontiers, s'ils étaient toujours sincères, que l'on peut résister à une crise de nerfs ; mais que l'on *aime*, au contraire, sous l'influence d'émotions par trop vives, à se rouler sur le sol en mouvements désordonnés, « *parce que cela soulage.* » — Et, telle est aussi l'opinion que nous

devons accepter, si nous voulons comprendre quelque chose à toutes les incohérences et bizarreries d'attitude, que durant leurs crises, les hystériques savent imprimer à leur corps.

On a remarqué depuis longtemps que chez un hystérique la première attaque de nerfs se présente presque toujours à l'occasion d'une émotion déprimante, (peur, désespoir, etc,) — ou d'une émotion de colère ; mais seulement, dans ce cas, lorsqu'il existe des obstacles insurmontables à l'expansion de cette passion. Plus tard les attaques se renouvellent dans les formes qu'elles ont une première fois ébauchées, et cela quelle qu'en soit désormais la cause occasionnelle : une personne ayant eu sa première crise de nerfs à propos d'un désespoir d'amour esquissera les mêmes actes, redira les mêmes cris et les mêmes paroles, toutes les fois que, quelque en soit le motif, elle subira une nouvelle attaque d'hystérie.....

Enfin ces attaques peuvent en certaines circonstances s'accompagner d'inconscience (1).

A. Première attaque, consciente et émotionnelle. — Étudions d'abord le cas où un hystérique, pour la première fois, éprouve des convulsions.

(1) Nous ne pouvons parler ici des attaques si longues et si complexes où les malades sous l'influence d'émotions, d'hallucinations et de pensées diverses semblent esquisser toute une nouvelle existence. Ce sont là des faits qu'on doit sans doute rapporter à des transformations plus ou moins totales de la sensibilité générale, c'est-à-dire de la personnalité ; et rapprocher de ceux dont nous avons déjà à propos des idées fixes et des amnésies signalé la présence (*Voir les notes précédentes*).

A bien réfléchir, que peut faire ce malade, lorsqu'une émotion par trop violente, telle qu'un grand désespoir ou une terrible colère, s'empare de son esprit, lui apporte la souffrance ou le détermine irrésistiblement à l'action ? S'il lui reste encore quelques lueurs d'intelligence, ne les doit-il pas et tout naturellement employer, — lui dont la constitution intellectuelle est si enfantine, — à se détourner par quelque artifice de l'acte parfois délictueux qu'il allait commettre, ou à rechercher, sans nul souci de sa dignité, le soulagement le plus immédiat à la douleur qui l'étreint ? Et, comment pourrait-il accomplir toutes ces choses, si ce n'est en dépensant à l'instant l'énergie dont ses muscles et ses centres nerveux viennent tout à coup de se charger ? Il se roule donc à terre en mouvements désordonnés, consciemment, et, sans autre but que de trouver en cela un dérivatif aux violentes émotions qui l'agitent.

b. Attaques conscientes, émotionnelles ou non émotionnelles, postérieures à la première. — Voyons maintenant les cas où une attaque de nerfs se renouvelle dans la forme qu'elle a déjà chez le même individu, une première fois ébauchée.

Dans toutes les circonstances, où notre intelligence ne juge pas utile d'intervenir, nous n'accomplissons jamais que des actes et ne disons presque invariablement que des paroles dictés par l'habitude. En quoi, toutes les fois qu'il lui arrive de rechercher un prompt soulagement aux émotions violentes, qui l'étreignent si douloureusement, ou dont il ne voudrait pas mettre les projets à exécution, l'hys-

térique jugerait-il nécessaire de faire intervenir son intelligence, pour donner à sa crise une forme qu'elle n'aurait pas revêtue jusqu'alors ? Ainsi faites ou autrement, les convulsions hystériques n'atteignent-elles pas toujours, avec une égale perfection, le but pour lequel elles sont recherchées du malade ?

Dire, d'ailleurs, que les convulsions chez un hystérique sont de composition et de forme invariables serait une hypothèse toute gratuite, et qui ne concorderait pas absolument avec tous les faits. Il arrive, au contraire souvent, que chaque crise nouvelle résume tout à la fois, les crises précédentes et revête un caractère quelque peu spécial. Si bien, que se compliquant peu à peu de tous les états particuliers revêtus à chaque crise antérieure, l'attaque d'hystérie ne tarde guère à devenir parfois, d'une complexité extrême. (Grande attaque hystéro-épileptique).

Chaque hystérique possède et acquiert ainsi une propriété de convulsions à lui particulière, qu'en deux circonstances il pourra mettre en œuvre ; ou bien à l'occasion d'une émotion violente, comme dans les cas que nous avons déjà interprétés ; ou bien sans cause provocatrice très évidente ; mais dans ce cas, presque toujours à la suite d'un aura ou d'une sorte d'aura (boule hystérique).

Ce sont ces derniers cas que nous allons maintenant étudier.

Supposons d'abord qu'il s'agisse d'attaques conscientes et plus ou moins intentionnelles...

Je crois qu'il est nécessaire, avant d'essayer de donner de ces faits une interprétation à peu près plausible, d'y préparer l'esprit par l'observation suivante.

X..., est un hystérique. Après avoir lu ou travaillé longtemps d'intelligence, il se plaint d'éprouver parfois une excitation extrême de tous ses centres nerveux inférieurs ; ses réflexes étant exagérés au point qu'il lui devient difficile de marcher. Il éprouve en même temps de la constriction épigastrique.

Si l'on fait subir à X..., rencontré dans cet état, l'opération qui consiste à rechercher ses réflexes rotuliens, et que l'on répète, sur lui, plusieurs fois cette opération, le patient déclare ressentir, — du fait des contractions musculaires et sans doute des décharges nerveuses ainsi provoquées, — un grand et immédiat soulagement à son angoisse... Bien plus quand X..., ainsi que cela lui est arrivé plusieurs fois, prend de l'alcool en quantité suffisante pour amener un sensible affaiblissement des fonctions de son écorce cérébrale, non seulement il éprouve à l'excès cette même constriction épigastrique, mais encore ne tarde guère à entrer en crise de nerfs ; et cela, lui semble-t-il, intentionnellement, et sans perdre jamais conscience ; ses convulsions n'étant d'ailleurs que la reproduction à peu près exacte des convulsions qu'il a déjà autrefois éprouvées sous l'influence d'émotions.

Voilà donc un hystérique qui, en absence même de causes morales immédiates, semble éprouver des crises de nerfs, ces crises n'étant, de son aveu même, jamais qu'intentionnelles, accompagnées de conscience et dictées par le besoin d'échapper à une *angoisse pénible*. Or, ce phénomène de pénible angoisse, qu'il éprouve en certaines circonstances, n'est point un phénomène rare chez les hystériques. Car, ne peut-on considérer les phénomènes

décrits par les auteurs sous les noms de « boule hystérique, d'aura physique, d'aura psychique » comme des phénomènes en dernière analyse réductibles à celui de constriction épigastrique que nous venons de rencontrer chez X...? Et, dès lors si de tels phénomènes résultent évidemment, chez cet hystérique, d'un excès momentané d'affaiblissement cortical, c'est-à-dire d'un accident de son « irritabilité (1), » l'esprit n'en induit-il pas naturellement, que peut-être tous les phénomènes de boule et d'aura, qui annoncent si souvent les attaques de nerfs non provoquées par une émotion chez les autres hystériques, tiennent aussi, pour une grande part du moins, à l'exagération de cette même « irritabilité? »

C. Attaques inconscientes, émotionnelles ou non émotionnelles. — Reste enfin l'interprétation des cas, où la crise d'hystérie émotionnelle ou non émotionnelle, devient inconsciente ; le sujet ne se rappelant plus, sitôt l'attaque terminée, ni les sensations qu'il a pu éprouver, ni les actes auxquels il vient de se livrer.

Pour l'explication de tels faits, nous ne pouvons évidemment ne soutenir qu'une théorie : c'est que l'hystérique, sitôt sa crise de nerfs passée, en a oublié, — ainsi que font souvent les individus même sains au sortir de quelque forte émotion (2) — et les motifs, et les diverses phases. L'aptitude à l'amnésie est chez l'hystérique une

(1) Voir page 80.

(2) Sans doute, grâce à une modification profonde de la sensibilité générale et de la personnalité,

aptitude suffisamment développée pour qu'une telle opinion ait du moins quelque apparence de vérité (1).

(1) Voir un phénomène analogue, à propos des idées fixes hystériques, page 96.

CONCLUSION

Il nous a été possible au cours de cet exposé, de donner une définition de la tare nerveuse sous-jacente à l'hystérie ; puis, par notre essai d'interprétation des symptômes les plus vulgaires de l'hystérie, d'en démontrer la viabilité. Ce qui justifie notre titre : « Considérations sur la « tare nerveuse hystérique — essai de pathogénie nerveuse ».

Vu : le Doyen,
BROUARDEL.

Vu le Président de la thèse :
F. RAYMOND.

Vu et permis d'imprimer,
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

